

Le Monde Illustré
Album Universel



L'ATTENTE



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

yaume, recevront un livret de caisse d'épargne de 125 pesetas à leur nom, tanais qu'une layette sera distribuée aux mères indigentes."

De plus, dans toutes les écoles, les vacances commenceront du jour où l'Espagne aura un nouvel enfant.

Si le premier décret allume un espoir dans le coeur de toutes les Espagnoles sur le point d'être mères, le second, qui rend joyeux les écoliers, fait faire la grimace aux parents.

Les Anglais sont justement fiers de leurs cabs. Sait-on, que l'invention de ce genre de véhicules revient à Mme de la Fayette, l'auteur de la "Princesse de Clèves." On lit, en effet, dans les "Mémoires" de Gourville: "Au temps où Mme de la Fayette se promenait dans le parc de Saint-Cloud, elle avait inventé une chose qui réussit assez bien et qui était pour prendre mieux l'air. Elle faisait abattre les vitres de devant du carrosse et allonger les guides des chevaux, en sorte qu'elles passaient sur le carrosse et que le cocher qui les gardait était derrière."

John Walsh, célèbre détective anglais, vient de prendre sa retraite. Il appartenait à la police de Settlard Yard depuis trente ans. C'est surtout contre les anarchistes qu'il se distingua. Il arrêta, notamment à Londres, les deux anarchistes français Francis et Meunier. L'arrestation de Francis fut très dramatique. Il opposa à Walsh et à ses quatre agents une telle résistance, qu'un instant les policiers pensèrent le laisser échapper. La foule qui s'était attroupée, ne sachant pas ce dont il s'agissait, prit parti contre les agents, qui allaient être écharpés. Alors Walsh eut l'idée de crier: "C'est Jack, l'éventreur! Ne le laissez pas s'enfuir!" Les curieux changèrent d'attitude et Francis, entouré et même malmené fortement, par ceux qui tout à l'heure, voulaient le défendre put finalement être mené en prison.

Nous recevons de bonnes nouvelles relatives à l'entente cordiale. Le 15 avril dernier, en France, à Lille, les officiers français et anglais ont fraternisé. Les officiers de la garnison ont reçu à leur mess les officiers anglais.

Le général gouverneur de Lille a porté un toast à l'armée anglaise, au roi et à la reine, et le colonel Adam a répondu en français en buvant à l'armée française et au président de la République.

Il y a eu un match de foot-ball par les musiciens anglais et puis grand concert.

—————:o:—————

On peut tout dire à une femme d'esprit quand on sait parler et se taire.—J. P. Stahl.

Il n'y a rien de plus insupportable qu'une femme riche.—Juvénal.



(Suite)

—C'est un joli nom.

A son tour, Paul contemplait Emma. Il admirait son visage charmant, sa riche carnation, ses yeux noirs et pétillants, de malice, les belles boucles brunes de sa chevelure. Il admirait ses mains finement gantées et ses petits pieds emprisonnés dans de fines bottines de cuir jaune. Et il fut troublé.

La jeune fille jeta un regard au loin et essaya de percer le feuillage afin d'apercevoir son père.

—Vous avez des parents, dit-elle à Paul.

—Oui, mademoiselle, j'ai encore tous les miens, à six lieux d'ici, aux Escoumins.

—Vous plaisez-vous, M. Paul, à Tadoussac?

—J'aime Tadoussac du même amour que mes Escoumins. Et vous, mademoiselle Emma, l'aimez-vous bien notre village.

—A la folie, fit-elle subitement.

Alors, comme sans y songer, elle retira ses gants et enleva le chapeau posé en arrière de sa tête, secourant ainsi la lourde masse de sa chevelure d'Andalouse. Le jeune homme la regardait avidement, la poitrine soulevée par les sursautements de son coeur; et tout à coup:

—Emma! murmura-t-il en lui prenant la main.

—Paul!... à demain au même endroit! s'écria la jeune fille qui se leva aussitôt pour marcher à la rencontre de son père qui apparaissait au bout du sentier.

Paul, tremblant d'émotion, inclina lentement la tête...

Ils se revirent, en effet, le lendemain et les autres jours, toujours au même endroit, sur le même talus gazonné, au pied du même arbre. Paul devint fou de la coquette fille qui venait le voir en robe d'été bleu ciel et un chapeau de paille orné de marguerites. Elle, de son côté, en vint à aimer Paul réellement, follement. Tous deux en vinrent même aux yeux rieurs, aux serments murmurés entre deux baisers: éternelle chanson des amoureux. Quand se donnant la main, ils se promenaient lentement les yeux dans les yeux ne pouvant se lasser de cette contemplation réciproque, elle lui demandait parfois:

—M'aimez-vous toute votre vie, Paul?

Le jeune homme ne répondait pas, et les oiseaux continuaient leurs chants frénétiques au-dessus de leur tête. Peut-être voyait-il en une vision, la figure douce et calme de cette Bella qui était, après tout, sa promise. Devant ce silence, Emma enrageait.

—Rentrons, disait-elle.

Une demi-heure après Emma rentrait à la villa où sa mère lui demandait si elle avait fait une bonne promenade.

Elle était ainsi cette pétulante Emma que l'amour en elle s'allumait soudain comme une pincée de poudre. Pour le moment, son cas était d'autant plus sérieux que toujours aux prises avec quelque idéal viveur montréalais ou quelque polkeur frisé, qu'elle abhorrait, elle n'avait jamais aimé. Toujours engluée dans les pipaux du flirt, elle croyait bien qu'aujourd'hui c'était de l'amour qu'elle avait pour Paul. Peut-être ne se trompait-elle pas. Elle avait beau se traiter de folle, de romanesque; elle avait beau se dire que ce futur mari gagnait quatre cent piastres par an, qu'il était fils de pêcheur et qu'il portait des culottes reprises et des chemises de grosse toile, elle ne l'aimait pas moins.

—Folle, folle que je suis, se disait-elle, dans les longues rêveries où elle se délectait maintenant.

Elle écrivait à une de ses amies de Montréal à qui elle racontait son aventure: "Tu sais, j'ai toujours été timbrée un tantinet. Ai-je assez raison de me défier de mon coeur? Où cela va-t-il me mener, avec mes imaginations extravagantes, mon cerveau file, d'une fine filure par où—pfiut...!—s'est échappée la sagesse et par où (l'horreur du vide) a filtré un rayon de lune, "l'astre qui fait l'éclipse et qui fait la démenée." Où cela va-t-il me mener? Me voici furieuse contre lui, contre moi, contre tout le monde. Pourquoi?... Je n'en sais rien de rien..."

Paul, de son côté, s'était laissé englué par la Montréalaise. D'abord il avait été étonné par la beauté et la grâce de la jeune fille. Il avait ensuite éprouvé en sa présence des émotions dont la signification lui échappait presque. Enfin, il arriva un jour où l'amour, chez lui, triomphant de toutes les réticences, s'était tout à fait logé dans son coeur. C'en était fait, il aimait Emma, dut-il l'avouer. Emma l'aimait, il en était sûr. Bella n'avait plus qu'à faire son deuil. Le souvenir de la fille du menuisier, le sang de paysan qui coulait dans ses veines furent impuissants à empêcher Paul d'aimer celle qui, sans lui demander qui il était et d'où il venait lui avait donné son amour avec tant de spontanéité. Aussi se mit-il à oublier le passé, à élargir le cercle de ses ambitions, à se faire, enfin, une vie nouvelle.

Quant au pauvre M. Vaudry ses affaires étaient en baisse assurément. A toutes les tentatives de ce bon M. Karn qui essayait de sonder les sentiments d'Emma à l'endroit de son jeune ami, il n'avait reçu que:

—C'est un jeune homme sérieux, très bien plein d'avenir. Il est fort aimable pour moi et, vraiment, j'en conserverai un excellent souvenir.

C'était vexant.

Ces singulières amours duraient déjà depuis un long mois. L'intimité des deux jeunes gens augmentait sans cesse. Paul se laissait bercer délicieusement au charme de l'affection de Mlle Karn. Mais il avait des scrupules parfois.

—Nous nous aimons, disait-il quelquefois à Emma, mais il ne nous est pas encore permis de croire à notre union définitive.

—Taisez-vous, répondait la jeune fille, je déclarerai bientôt à mon père que son devoir est de consentir à notre union...

Tu t'affranchiras bien vite de ta condition, mon Paul, et tu pénétreras dans notre monde, où personne ne t'est supérieur, où tu feras ton chemin dans les brillantes occupations et dans les honneurs.

Cependant, aux Escoumins, chez le père Duval et chez le menuisier Thérien, on languissait de voir Paul et l'on se demandait anxieusement ce qu'il pouvait bien faire. Quant à Bella elle était atterrée. Son promis était donc fâché contre elle qu'il ne venait plus la voir. Qu'est-ce qu'elle lui avait donc fait? Ne s'était-elle pas toujours montré gentille avec lui? Il viendra dimanche, se disait-elle; il serait bien méchant de ne pas venir.

Le dimanche se passait et Paul n'était pas venu.

La mère Duval, qui était femme énergique, n'y tint plus; puisque Paul ne venait pas, elle irait le voir elle-même à Tadoussac: s'il était malade, le pauvre enfant, se disait-elle.

Le lendemain matin la mère Duval prenait le postillon et, à midi, arrivait chez la mère Thibault.

Il n'y avait pas vraiment de quoi à s'alarmer: Paul n'était pas malade; mais il travaillait rudement fort; il avait tant à faire et puis, il voulait de l'avancement, toujours de l'avancement; il avait bien hâte d'avoir une journée de loisir pour aller aux Escoumins, cela viendrait bientôt, il espérait. Voilà; pourquoi donc s'alarmer!... Deux heures durant mère et fils bavardèrent des choses de la famille; puis, l'horloge ayant sonné trois heures, Mme Duval prit congé de son fils, en l'embrassant tendrement.

—Tu n'envoies pas un baiser à Bella? fit-elle.

Paul rougit et, après un moment d'hésitation:

—Oui, embrassez Bella, dit-il.

La brave femme s'éloigna en se retournant de temps en temps pour voir son fils encore un peu. Elle était contente, il n'y avait rien d'anormal dans la situation de Paul, et elle n'avait que des bonnes choses à rapporter là-bas.

Une demi-heure après, quand Emma revit Paul à leur rendez-vous quotidien, elle le trouva soucieux et distrait.

—Qu'avez-vous donc mon bien-aimé? dit-elle.

—Mais rien; viens, marchons.

Et ils marchèrent longtemps, longtemps sous les arbres où rossignols et fauvettes pépiaient confusément...

—Emma, fit tout à coup l'instituteur; n'aurions-nous pas pris pour de l'amour des sensations qui n'en étaient que le parfum lointain?

—Oh! taisez-vous, Paul; ne me faites pas

mourir; je vous aime, moi, je le sais bien; et vous m'aimez aussi, vous l'avez dit déjà.

Au loin, le soleil se coucha lentement dans la mer. Les oiseaux s'arrêtèrent, la brise fraîchit et tout disparut dans un brouillard d'ombre grise... Là-bas, sur les îlots de la Tête-de-Mort, un phare promena sur la mer son grand oeil rouge. Un éclair passa dans les yeux du jeune homme. Il se souvint qu'un soir, sous les étoiles, dans les prés des Escoumins, comme il s'en revenait avec Bella, un autre grand oeil lumineux fouilla l'horizon.

—Emma! je vous en prie, dit-il, tremblant d'émotion, ne regardez plus du côté de la mer...

Quelques jours se passèrent. Enfin, M. Karn voulut avoir avec sa fille une conversation définitive sur le sujet qui lui tenait tant au cœur. Il profita d'une après-midi où tous trois, Emma, sa femme et lui se trouvaient réunis dans le jardin. Le brave homme prit son courage à deux mains et entra de plain pied dans la question. Il savait par expérience que les détours ne prenaient pas avec sa fille. Il jeta un regard effaré sur sa femme puis, sans lever les yeux sur Emma:

—Fillette, dit-il, tu dois t'en douter depuis longtemps, M. Vaudry vient de me demander la main de Mlle Emma Karn. Voyons, Emma, ne voudrais-tu pas devenir Madame Vaudry? C'est un jeune homme d'avenir, tu l'as dit souvent, et je suis convaincu qu'il te rendra la plus heureuse des femmes.

Elle eût un petit éclat de rire sec et répondit:

—Non, papa, merci. Je ne veux pas devenir Madame Vaudry.

—Cependant poursuivit le père, devenu froid tout à coup, tu as déjà manifesté devant moi le désir de prendre mari. Mademoiselle, ajouta-t-il, ironiquement, voudrait-elle alors nous dire le nom de celui qu'elle a choisi pour parcourir avec elle les doux sentiers de l'hyménée. Nous avons un peu le droit de le savoir, je suppose.

—L'homme à qui j'ai donné mon cœur, père, se nomme Paul Duval; il est maître d'école à Tadoussac; je l'aime et il m'aime, et il est de votre devoir mon père de rendre heureuse votre fille en consentant à son union avec celui qu'elle aime.

—Elle est folle! s'écria douloureusement M. Karn.

—Mademoiselle, ajouta Mme Karn qui n'en revenait pas, j'espère que votre père saura faire son devoir qui est de vous empêcher de faire une sottise.

—M. Vaudry n'a jamais fait battre mon cœur un seul instant, s'écria la jeune fille, de plus en plus enhardie, je ne l'aime pas et je ne veux pas être sa femme, jamais! J'épouserai l'homme que j'aime.

Alors le père se fit câlin; il se mit aux genoux de son enfant.

—Voyons, fillette, réfléchis; ne vas pas nous couvrir de ridicule... Tu es riche, tu as des millions, des terres, des villas... Ce

Paul Duval est pauvre; il est fils de pêcheur, il est maître d'école.

—Je l'aime, répondit-elle simplement.

—Moi aussi je t'aime, dit alors le père, je t'aime bien; tu es mon enfant et il me reste un devoir à remplir envers toi, une réponse à te donner; et cette réponse, c'est: Jamais! entends-tu, jamais!... Jamais Paul Duval n'entrera dans ma famille tant que moi, le chef, je serai vivant.

Puis, élevant encore la voix et durement:

—Retournez dans votre chambre, mademoiselle, et veuillez réfléchir à mes paroles.

Emma s'en alla dans sa chambre et en ferma la porte à clef. M. Karn alla prendre aussitôt son chapeau et sa canne et sortit précipitamment en disant à sa femme:

—Je vais aller le voir moi-même, ce magister de malheur, et nous verrons bien...

Le reste se perdit au dehors.

La classe était finie, et Paul, qui venait de rentrer à sa pension, était en tête-à-tête avec sa mère qui l'attendait depuis deux heures. La paysanne, se doutant de quelque chose, venait plus souvent à présent faire visite à son fils.

Paul pâlit quand la mère Thibault vint lui annoncer que M. Karn le demandait. Il se douta de quelque chose, mais résolut d'être fort.

—Faites-le entrer ici, dit-il. Vous pouvez rester, ma mère.

M. Karn entra, raide, et salua froidement la mère et le fils.

—J'aurais à vous parler, monsieur, dit le père d'Emma, qui se sentait visiblement gêné par la présence de la femme.

Paul s'en aperçut.

—Je n'ai point de secrets pour ma mère et suis à vos ordres, monsieur. Vous pouvez parler.

—Monsieur, commença le visiteur, je désirerais savoir si en mon absence, il vous est arrivé d'adresser la parole à Mlle Karn, ma fille. C'est un service que je vous demande en répondant franchement à cette question.

—J'ai eu quelques conversations avec Mlle Karn, répondit Paul. J'ai peut-être eu tort d'avoir été trop sensible à la beauté, aux charmes d'une jeune fille; mais je sais, monsieur, qu'il est défendu à un honnête homme d'abuser de la confiance et de l'amitié qu'on peut avoir pour lui. Me soupçonnez-vous de quelque action reprehensible?

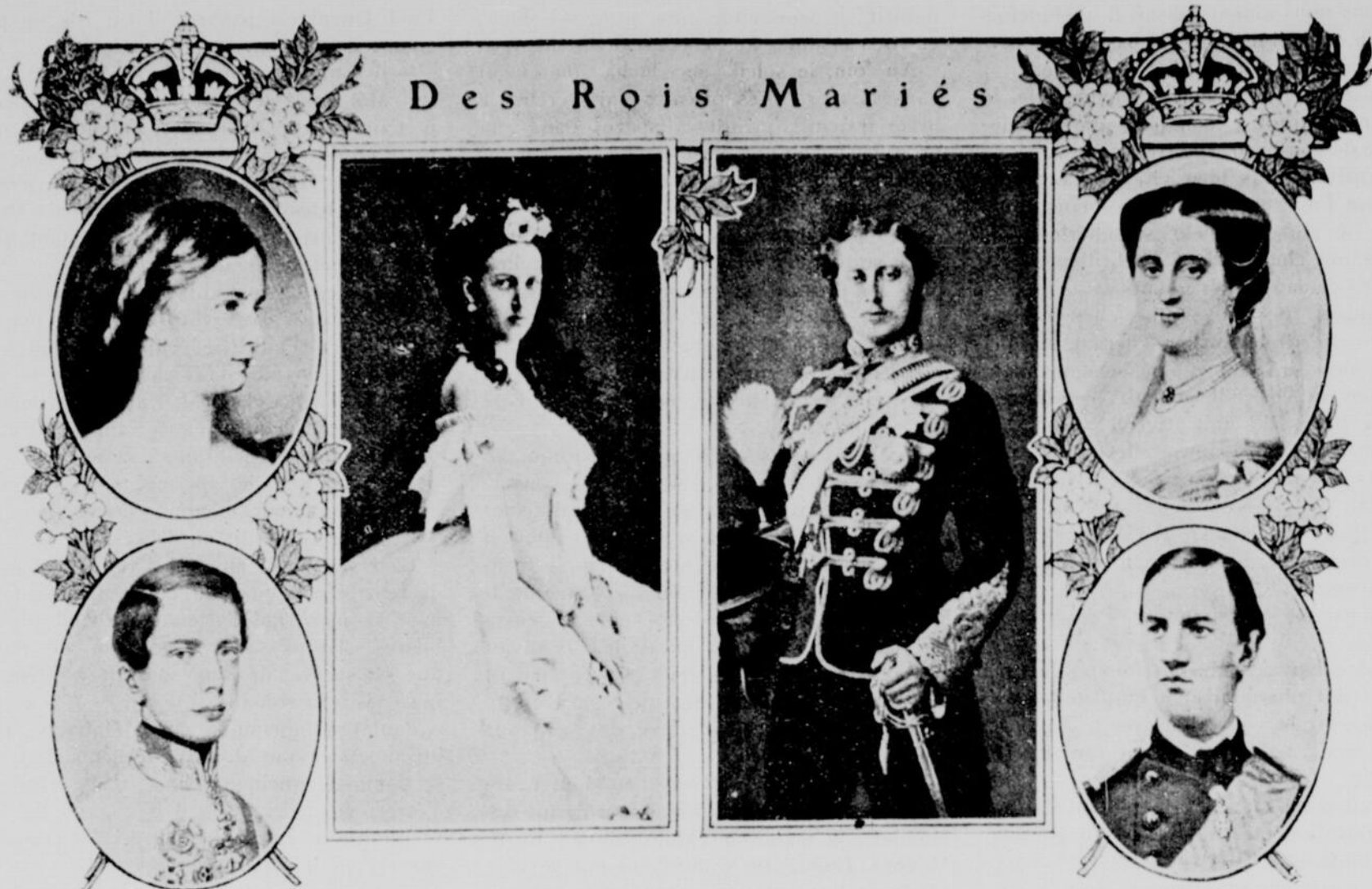
M. Karn, frappé de la loyauté empreinte sur la physionomie du jeune homme, fit un signe de dénégation.

—Je ne vous accuse pas, monsieur, je viens d'avoir avec ma fille une conversation au cours de laquelle votre nom a été prononcé... Vous me comprenez, n'est-ce pas, monsieur. Eh! bien, voulez-vous me promettre de ne jamais chercher à revoir ma fille?

D. P.

Québec, avril 1907

(A Suivre)



FRANÇOIS-JOSEPH, Empereur
d'Autriche,
ELISABETH, Duchesse de Bavière,
Dont le mariage fut célébré à Vienne
le 24 avril 1854.

ALEXANDRA, Pse de Danemark, EDOUARD VII, Roi d'Angleterre,
Dont le mariage a été célébré à Windsor le 10 mars 1863.

GEORGES 1er, Roi de Grèce,
OLGA, Grande-Duchesse de Russie,
Dont le mariage a été célébré à
Saint-Petersbourg le 15 octobre 1867.

L'AMOUR MAITRE DES ROIS

On sera surpris du nombre de mariages impériaux et royaux qui furent des mariages d'inclination. Depuis un siècle, les pactes de famille ne comptent plus guère; les princes s'en louent, puisqu'à ce prix, ils ont conquis la liberté de leur cœur.

Les princes n'épousent plus des bergères, les reines n'offrent plus leur main à des chevaliers errants. Cela ne veut pas dire que le sentiment soit banni des unions royales. Au contraire, dans les familles régnantes d'Europe, on trouve plusieurs exemples de véritables mariages d'inclination.

Je rappellerai d'abord le mariage de la reine Victoria avec son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg et Gotha. Il avait, comme elle, dix-huit ans, il était beau, élégant, très instruit et du plus noble caractère. Il vint d'Allemagne avec son frère, pour faire une visite à la reine au château de Windsor. Cela se passait en 1839, époque où l'on voyageait avec moins de facilité qu'aujourd'hui. Une mésaventure était survenue aux deux jeunes princes: ils avaient égaré leurs valises. Dans une tenue peu conforme à l'étiquette, le prince Albert fut remarqué pour la distinction de ses manières. Il resta quelque temps à la Cour d'Angleterre; on y dansait, le soir, dans l'intimité. La reine s'éprit de son cousin comme

une pensionnaire. Un soir elle détacha de son corsage une fleur qu'elle lui offrit et qu'il fixa aussitôt sur son cœur.

Les fiançailles furent solennellement proclamées et le mariage fut célébré en grande pompe le 10 février 1840.

C'est encore un fort joli roman que le mariage de l'Empereur d'Autriche François-Joseph et de l'Impératrice Elisabeth, que sa beauté, son caractère indépendant et sa fin tragique ont rendue célèbre. La mère de l'Empereur avait décidé le mariage de son fils, alors âgé de vingt ans, avec sa nièce, la jeune princesse Hélène, Duchesse de Bavière. François-Joseph se rendit avec sa mère à Ischl, afin de rencontrer, dans cette ville d'eaux, la fiancée qu'on lui destinait et ses parents. Il se présenta seul chez le Duc Maximilien de Bavière, qui occupait un appartement dans un des hôtels d'Ischl. Une jeune fille de seize ans, habillée de blanc, un bouquet d'églantines dans les mains, ses longs cheveux bruns flottants, entra en coup de vent, et, reconnaissant l'Empereur, dont elle avait vu des photographies, le salua d'un:

— Bonjour, cousin.

— Qui êtes-vous? demanda François-Joseph, surpris et charmé!

— Je suis Elisabeth.

Le lendemain, il retourna chez le Duc Maximilien qui l'avait invité à dîner.

Au dîner, la Princesse Hélène fut présentée à l'Empereur. Elle était médiocrement jolie, avec des manières réservées. Dans la soirée, François-Joseph dit au Duc Maximilien:

— N'est-ce pas l'usage que les enfants soient appelés au salon après le dîner? Je vous demande la faveur d'un entretien avec votre seconde fille.

La faveur fut accordée. Les autres convives avaient compris que la Princesse Hélène ne serait pas Impératrice. A un bal que donna la mère de l'Empereur, celui-ci offrit à Elisabeth un superbe bouquet; et le lendemain il alla demander au Duc Maximilien la main de sa seconde fille.

— C'est impossible, je ne suis qu'une enfant, s'écria la Princesse, quand elle sut qu'elle allait être Impératrice d'Autriche et Reine de Hongrie. Au mois d'avril 1854, François-Joseph épousait à Vienne "la rose de Bavière."

Victor-Emmanuel III, Roi d'Italie, qui portait avant son avènement le titre de Prince de Naples, était connu dans son entourage comme un silencieux et un indépendant. Sa mère, la Reine Marguerite, désirait qu'il cherchât parmi les Princesses autrichiennes ou allemandes une alliance digne de la maison de Savoie. Mais lui se disait: "Je me marierai quand mon cœur sera engagé."

Selon leur Cœur



HAAKON VII, roi de Norvège.
MAUD, Princesse de Grande Bretagne
et d'Irlande.

GUILLAUME II, Empereur d'Allemagne.

HENRI, Duc de Mecklembourg.
WILHELMINE, reine des Pays-Bas.
Mariés à La Haye 7 février 1901.

Et son cœur parla le jour où il vit, à Venise, Hélène, Princesse de Monténégro, qui voyageait avec sa mère. Il devint éperdument amoureux de cette belle jeune fille. Pendant un séjour à St-Petersbourg il la revit; elle était élevée avec ses sœurs au couvent des dames nobles.

Il pria l'Empereur Nicolas II de demander au Roi Humbert son consentement au mariage; il partit ensuite pour le Monténégro, où, sans recourir à un intermédiaire, il demanda au Prince Nicolas la main de sa fille.

La Princesse Maud de Grande-Bretagne et d'Irlande avait vingt-six ans et s'obstinait à refuser de brillantes offres de mariage. C'est qu'elle aimait son cousin, le Prince Charles de Danemark, avec qui, l'été, elle jouait au tennis dans le parc du château de Fredensborg, près de Copenhague. Les parents du Prince et ceux de la Princesse connaissaient l'inclination réciproque du cousin et de la cousine. Mais le Prince Charles, officier dans la marine danoise, paraissait au Prince de Galles (aujourd'hui Edouard VII) un trop modeste parti pour sa fille. On ne se doutait pas alors qu'il était destiné à porter, sous le nom de Haakon VII, la couronne de Norvège. Résolue à vaincre la résistance de ses parents, la Princesse Maud entra un soir dans le grand salon de Fredensborg où étaient réunis la famille royale et quelques dignitaires de la Cour. Elle s'approcha du Prince Charles

et l'embrassa; le lendemain les fiançailles étaient publiées.

C'est à Londres, au théâtre de Covent Garden, que le jeune Roi d'Espagne Alphonse XIII vit pour la première fois la Princesse Ena de Battenberg. Il rendait visite aux gouvernements d'Europe et en même temps il voyageait à la recherche d'une Princesse qui lui parût digne de porter la couronne d'Espagne. Pendant les quatre jours qu'il passa à Londres, il revit plusieurs fois celle dont la beauté l'avait frappé. De retour en Espagne, il correspondit avec elle; ils échangèrent des cartes postales illustrées. Cependant ni la Reine-mère, ni les ministres espagnols ne soupçonnaient le projet du Roi. La Princesse Ena et sa mère, la Princesse Béatrix, étant venues à Paris et descendues à l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre, Alphonse XIII chargea S. E. le Marquis del Muni, son ambassadeur à Paris, de porter ses hommages aux deux Princeses. Après cette démarche significative, des pourparlers furent engagés; les Princeses partirent pour Biarritz où elles firent la connaissance de la Reine Christine, et l'idylle royale aboutit à la cérémonie nuptiale célébrée à Madrid, le 31 mai 1906.

Martine REMUSAT.

Il ne faut pas juger de l'arbre sur son écorce.

MAISON A LOUER

La maisonnette en brique rose
Qui s'habille d'un vert treillis,
La maisonnette aux volets gris
Qui borde le chemin, est close.

Sous les frondaisons du jardin
Plus d'éclats de rire en fusées,
Plus de ces roulades osées
Que l'on entendait du chemin.

Le matin, à l'heure où les fées
Vont éteindre les feux-follets,
Plus de têtes ébouriffées
Paraissant entre les volets.

Plus ne battent les longues gaules
Les noyers d'où tombent les noix;
Plus de murmures sous les saules,
De bruits de baisers dans les bois.

Comme se fanaient les pervenches
Les amoureux s'en sont allés;
De leur départ inconsolés,
Les oiseaux pleurent dans les branches.

Cependant qu'en son vert treillis
Elle prend un air tout morose,
La maisonnette en brique rose,
La maisonnette aux volets gris.

Rosemonde ROSTAND.

Chien qui aboie ne mord pas.

LETTRES DE SICILE ET D'ITALIE

Le Roman d'une Princesse

(INÉDIT)

(Suite 1)

A la mort de sa mère en 1882, le prince son père était mort quatorze ans auparavant, la princesse Marie Enrietta La Grua, sa fille, hérita comme son frère César de son titre et d'une assez belle fortune, ainsi que de la Villa ou plutôt du palais Carini, désigné dans les anciens Guides en Sicile sous le nom de "Villino Carini," située à Palerme au jardin Anglais, rue de la Liberté No 4, qui est comme à Paris l'avenue du Bois de Boulogne et presque en face de la place Alberigo Gentile. Ce palais a un corps de logis principal et deux ailes; la princesse occupa la moitié du premier étage avec sa fille, et logea dans l'autre moitié son homme d'affaires, Jean Cannella, fils du tapissier Paul Cannella, qui a son magasin dans la rue Maqueda une des plus longues de Palerme près du carrefour appelé les Quatre-Cantons. Jean Cannella était marié et père de quatre enfants. En le logeant près d'elle, la princesse montrait son désir de lui venir en aide, et lui témoignait la plus grande confiance.

Le palais, cependant, n'avait pas que ces hôtes, car l'aile gauche était occupée par la marquise Misuraca, qui ne se douta pas du drame qui se passait à côté d'elle. L'aile gauche confinait aux appartements de la princesse était inoccupée.

Un jour, il y a près de onze ans de cela, c'était au mois de septembre 1896, Cannella s'avisait d'enfermer la princesse à tour de clef, après l'avoir menacée de mort, si elle criait, appelait à l'aide, se montrait aux fenêtres qui avaient vue sur le jardin, ou donnait signe de vie.

La pauvre femme eut peur, se soumit et vécut ainsi seize mois avec sa fille, terrorisée, annihilée et réduite à la plus affreuse misère.

Il y avait cependant des serviteurs au palais, un portier, un cocher, un jardinier et une femme de chambre. Cannella supprima la femme de chambre, changea les domestiques plusieurs fois et les terrorisa ou les acheta si bien qu'il ne fut trahi par aucun, pas même par ceux qu'il avait renvoyés. Et quand des amis venaient pour visiter la princesse, Cannella répondait qu'elle était en voyage, sans laisser son adresse, et l'on se demandait à Palerme ce que signifiait cette disparition au loin.

Peu à peu le séquestrateur avait enlevé tous les meubles qui garnissaient l'appartement de la princesse, ne lui laissant qu'un mauvais lit. Il lui apportait lui-même sa nourriture pour elle et pour sa fille, mais

(1) Voir le No 1198 et le suivant.

avec tant de parcimonie que la princesse en était réduite à se pencher clandestinement à sa fenêtre quand elle aperçoit le brave Pido (mot sicilien qui veut dire Joseph) et que nous avons connu et interrogé, ou un autre serviteur pour leur demander un peu de pain par pitié.

Cannella avait forcé la princesse à lui signer, le revolver en main, une procuration, et il disposait de sa fortune en sécurité, même de revenus provenant des immeubles et locations du bourg de Montelepre, à 50 kilomètres de Palerme, dont l'archiprêtre que nous avons interrogé, était à la nomination de la princesse qui lui faisait son traitement; Cannella comptait des dépenses de 600 livres (600 francs) par mois, quand ces pauvres femmes dépensaient à peine une lire par jour, et que dans l'interrogatoire elles dirent qu'elles mouraient de faim, n'ayant qu'un demi-kilo de pain par 24 heures, et 400 grammes de viande pour 3 jours. Cannella ne leur avait laissé qu'un lit avec un matelas et une seule couverture, et les malheureuses séquestrées se taisaient craignant d'être empoisonnées, ou que Cannella ne fit brûler leurs titres de rente comme il les en avait menacées. Il se servait de leurs voitures auxquelles il avait fait enlever les armoiries, et conservait plusieurs feuilles de papiers timbré à blanc, au bas desquelles il avait fait signer la princesse la menaçant du couteau, si elle avait refusé. Nous avons lu ces détails et bien d'autres encore dans le "Giornale di Sicilia" qui rendit compte des débats au mois de mars 1899, après la première condamnation de Cannella aux assises de Palerme, comme la condamnation fut maintenue en appel quelques mois plus tard.

Enfin la malheureuse recluse réussit le 17 décembre 1897 à faire parvenir par le professeur Paternostro, ancien ministre d'Italie au Japon, décédé depuis plusieurs années, mais dont nous avons connu les enfants dans un établissement religieux de Palerme, une lettre à un avocat de cette ville, M. Maltese. Elle lui disait sa misère, sa prison, ses tourments et ceux de sa fille et le suppliait d'avertir la justice.

L'avocat comprit qu'il fallait agir rapidement et secrètement. Il porta la lettre au procureur du roi, et celui-ci donna des ordres immédiats sans en indiquer le but. Le 30 décembre 1897, à une heure et demi, le palais Carini fut tout à coup cerné, ainsi que le jardin qui s'étend en arrière, et le procureur du roi, suivi du juge d'instruction, du chef de la police et de quelques carabinieri (gendarmes), se fit ouvrir la porte, encore difficilement, et pénétra aussitôt dans les appartements de la princesse.

Rien ne peut égaler la tristesse du spectacle qu'ils eurent sous les yeux: la princesse et sa fille, presque en guenilles, pâles, amaigries, tremblantes de froid, dans cet appartement superbe et nu, où quatre ans plus tard nous avons passé trois mois! La misère et la faim sous les lambris dorés!! Et ces deux femmes, presque folles de joie de

se voir délivrer, prises de spasmes, pleurant et ne pouvant parler!

Mais où était le Cannella? On le cherchait en vain. Il était tranquillement au tribunal où quelque affaire le retenait. C'est là qu'on l'arrêta presque aussitôt. Quant à sa femme, qui était évidemment sa complice, on se borna à la mettre à la porte. Le concierge fut aussi arrêté; mais comme il fut reconnu non coupable, il bénéficia d'une ordonnance de non-lieu. En attendant, la princesse et sa fille demandèrent à être gardées dans leur palais par deux gendarmes et deux agents jusqu'à nouvel ordre.

On ne parla que de cette séquestration pendant plusieurs mois en Sicile et à Naples, et on s'étonna qu'elle put ainsi se prolonger si longtemps, en pleine ville de Palerme, dans ce quartier où chaque jour les équipages et les promeneurs se succèdent sans interruption, les après-midi, de la ville à la villa royale de la Favorite, dans le bar du Mont Pellegrino, comme dans l'avenue du Bois de Boulogne à Paris ou le Corso de Rome.

L'instruction suivit son cours, et ce ne fut qu'au bout de quinze mois que l'inculpé parut aux assises de Palerme le 20 mars 1899; après la plaidoirie du célèbre défenseur de la princesse, M^{re} Pierre Rosano, ancien sous-secrétaire d'État, Cannella, convaincu de détournement d'argent dans l'administration du patrimoine de la princesse de Carini, et pour cela de l'avoir séquestrée avec sa fille, fut condamné à six ans et deux mois de réclusion, à 1,500 francs d'amende, aux frais du procès, et à réparer envers la partie lésée le dommage qu'il lui avait causé. Cannella en appela de cette sentence, et fut de nouveau condamné à la Cour d'Appel de Palerme, dans les mêmes termes, le 31 juillet 1899.

Chne d'AGRIGENTE, V.G.

(A Suivre)

—:o:—

Au XVIII^e siècle, on voulait plaire à tous, aux femmes, aux hommes, au public, même aux petites filles: celles-ci ont leur part de compliments, et voici comment le chevalier de l'Isle accompagne un envoi de mirabelles de Metz à l'une de ces délicieuses personnes:

Perrette, vous avez six ans,
Et les goûts de cet heureux âge.
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus de l'encens.
De votre main enchanteresse
Quelque autre un jour vous parlera,
Mais que de peines il faudra
Pour obtenir votre tendresse!
Trop éloigné de mon printemps
Je n'en pourrai plus prendre aucunes,
Et je veux profiter du temps
Où vous la donnez pour des prunes.

UNE PAIRESSE D'ANGLETERRE SOCIALISTE

Une pairesse d'Angleterre, qui a une boutique dans Bond-Street et une ménagerie à la campagne. Tel est le titre sous lequel une revue anglaise publiait un article sur la Comtesse de Warwick. Belle, riche, de race illustre, d'esprit hardi, elle a toujours fait, aux premiers plans, figure de reine et d'amazone. Elle est la fille du colonel Maynard, tandis que par sa mère, lady Rosslin, elle est la demi-soeur de la Duchesse de Sutherland et de la Comtesse de Westmoreland. Elle a grandi à la campagne, pour laquelle elle a gardé un vif amour; elle en a rapporté cette fraîcheur éblouissante qui a fait remplacer son nom de Frances Evelyn par le surnom de Daisy. A son mariage avec Lord Brooke, plus tard Comte de Warwick, on inaugura l'usage de parer toute la maison et toute l'église d'une seule sorte de fleurs, celles qui avaient prêté leur nom à la mariée: de telle sorte que les noces de cette "Marguerite" furent la fête de toutes les autres. Le château qu'elle habite l'été, ce Warwick Castle situé au haut d'une colline de l'Essex, et dont une tour a été construite au VIII^e siècle par Ethelrade, soeur d'Alfred le Grand, est une demeure magnifique, où elle a rassemblé une collection d'animaux variés. Elle a pris de la vie seigneuriale les plus beaux devoirs; ils s'accommodaient d'ailleurs à son extraordinaire activité; elle a d'abord essayé de faire revivre autour de Warwick Castle les industries locales, et, dans l'espèce, les industries féminines. C'est pour en vendre les produits qu'elle avait loué une boutique dans Bond-Street.

La tentative réussit mal; elle chercha alors à faire de l'agriculture une véritable carrière pour les femmes; elle organisa pour les y préparer un collège féminin d'agriculture. Elle loua à Rading une maison, des terres, et l'oeuvre fut commencée en 1898.



La Comtesse de Warwick et ses deux plus jeunes enfants.



La Comtesse fait un discours.

On loge les élèves, soit dans dix coquettes chambres à un lit, soit dans des chambres à deux ou trois lits, divisées en cellules par de lourds rideaux. Pour son oeuvre, et par un goût naturel. Lady Warwick est devenue orateur et écrivain. Elle a fondé un journal féminin d'agriculture; elle a exposé dans des conférences le plan de son oeuvre. Et l'on ne penserait point, à voir cette jolie jeune femme, qu'elle a un grand fils, qui avait vingt ans et servait dans l'armée au moment de la guerre du Transvaal,—et une fille, qui a fait à la même époque ses débuts dans le monde.

La belle comtesse de Warwick est déjà légendaire par l'assiduité qu'elle met à suivre les congrès socialistes. Elle a été conduite aux études sociologiques par le sentiment même de son devoir féodal, par ses

efforts pour faire vivre plus aisément les femmes de ses domaines.

Peu à peu elle est arrivée à la politique générale et on l'a vue prendre la parole dans les réunions publiques.

En Allemagne un certain nombre d'églises flottantes circulent sur les rivières et les canaux. L'une d'elles flotte sur la Spree jusqu'aux environs de Berlin, où l'impératrice d'Allemagne a assisté plusieurs fois au culte du dimanche. Destinée primitivement à être le temple dominical des bûchers, cette chapelle, décorée de verdure, attire le dimanche, les fidèles du voisinage qui montent à bord pour entendre le sermon du pasteur.

Gueule de lion, coeur de lièvre.

+ + POUR NOS LECTRICES + +



L'ALBUM DE LA MODE

Nos Robes

La mode continue sa marche triomphante vers les toilettes légères mi-empire à manches japonaises. Les manteaux les plus portés, pour la journée sont toujours les petites vestes demi-ajustées, mais presque toujours de la même étoffe que la robe. Toutes les manches des robes de matin, de l'après-midi, du soir sont courtes.

Les robes fourreau et princesse règnent toujours au-dessus de toutes les autres formes, et c'est très heureux, car les silhouettes semblent plus élégantes, plus lestes et plus jeunes.

Notre dessin No 1 montre une jolie toilette simple en lainage souple gris à fines rayures blanches.

Le No 2 est un tailleur habillé en drap très souple, de nuance taupe. La jupe est ornée de biais en velours bleu pastel et de

pattes rattachées par de petits boutons d'acier. Grande veste Louis XIV ouverte sur un gilet très décolleté en pékiné taupe et bleu pastel. Empiècement en dentelle de Cluny.

Le No 3 est une simple et jolie toilette en cachemire vieux rose rayé de bandes de velours de même ton avec dépassant de taffetas plissé. Empiècement d'Irlande formant guimpe. Corsage avec noeuds de velours dont deux servent à rattacher les bretelles.

Nos Chapeaux

C'est par le chapeau que commence la transition entre la mauvaise et la bonne saison. Une femme de goût peut avoir une robe très simple, voire même un peu démodée, mais elle ne portera jamais un chapeau défraîchi, un chapeau qui ne soit plus à la dernière mode. La façon nouvelle de porter notre chapeau est bien changée. La saison dernière nous les portions relevés, très en l'air, menaçant le ciel, bravant le vent. Aujourd'hui plus de barettes, mais la forme cloche tout autour, et s'enfonçant sur les cheveux. Le visage tout entier y compris le front restent à découvert, le bord très court est encore en arrière de la masse des cheveux qui s'avance sur le front; il en résulte que le chapeau s'abaisse, s'incline assez fortement en arrière. C'est un mouvement qu'il ne faut pas trop exagérer, si on ne veut pas voir la mode toujours qualifiée de jolie quand elle est nouvelle dégénérer en fantaisie ridicule.

Le gris qu'on a tant porté l'an dernier est toujours en faveur. Mais la teinte la plus nouvelle est le bleu lavande, un bleu qui serait fait de bluets et de cendre mélangés. C'est une nuance délicieuse qui sied à tous les âges. Un chapeau bleu la-



III

vande peut se porter avec les robes blanches ou noires, et aussi avec les grises.

Les garnitures sont très variées. Il faut citer les grands et larges rubans Pompadour, tramés sur chaîne avec des fleurs vives ou effacées. Pour les chapeaux simples on fait de jolis rubans écossais.

La mode des grands voiles retombants à l'arrière du chapeau n'a pas tout à fait disparu. Si on les porte ils doivent être de la nuance du chapeau.

Nous donnons plusieurs modèles de chapeaux afin que nos lectrices soient bien tenues au courant de ce qui se porte le plus. Le No 1 est une forme cloche coulissée en taffe as noir. Le fond est en taffetas drapé, et est entouré de grosses roses France.

Le No 2 est un grand chapeau en paille anglaise noire avec une haute calotte drapée de velours passé dans une boucle de



I



II

strass. Longue plume d'autruche grise.

Le No 3 est d'une élégante simplicité. En paille grise, garni d'une ruche de dentelle blanche et de tulle gris, ruban en torsade avec noeud sur le côté en velours bleu lavande.

Il faut toujours choisir parmi les chapeaux les plus à la mode, celui qui s'adapte le mieux à votre genre de coiffure, à la forme de votre visage, à votre allure générale, car le chapeau est forcément le complément de la toilette et peut s'il n'est pas bien choisi, enlever tout le chic d'une jolie robe ou tout au moins lui nuire.

LES NOUVEAUTES

Nos sacs à main

Les plus jolis, les mieux portés sont en mailles d'acier, d'argent, quelquefois d'or. Les mailles sont fines, souples, les fermoirs carrés aux angles légèrement arrondis.

Nos épingles à chapeau

Non seulement, c'est une nouveauté, mais paraît-il, un fétiche. Elles sont en jade couleur verte, d'un vert qui reflète les teintes de la mer. Elles sont larges et plates ou bien tout à fait longues en forme de poire. On les fait aussi en corail rose, et pour le deuil en acier bruni avec une incrustation de perles de jais noires.

En attendant les beaux jours

On n'ose pas encore enlever sa jaquette pour rester en chemisette fine. On craint le rhume et surtout la grippe maligne qui ne respecte personne. C'est à peine si on entr'ouvre le vêtement, aussi met-on sous les jaquettes des corsages simples et sacrifiés à cet usage. Pour les enjoliver devant et pour garnir cet entre-bâillement, la haute nouveauté est le jabot coquille descendant

du col droit en fine dentelle ou en linon bordé de fines valenciennes, ce coquillé descend presque dans la ceinture.

PARISIENNE.

RECETTES DE LA MENAGERE

Petits pois au naturel.—Choisir les pois à écorce vert clair. On sera certain que les pois seront tendres si, quand on les écosse, ils conservent la petite queue qui les attache à la gousse. Les pois écosés, lavés et égouttés dans la passoire, les verser dans la casserole de cuivre où l'on aura fait dorer puis mijoter quelques petits oignons blancs dans du beurre. Tourner les pois dans la casserole à l'aide d'une cuillère de bois jusqu'à ce qu'ils soient tous bien verts;



III

ajouter une goutte d'eau chaude, un bouquet de persil et couvrir. On couvre généralement la casserole d'une assiette creuse contenant de l'eau qui se tient chaude et qui sert à mouiller les pois lorsqu'ils manquent d'eau.

Faire cuire vingt minutes environ, suivant la dureté du légume, plus ou moins. Pendant la cuisson, les pois ne devront pas être remués, car cela les durcirait. Ajouter alors la liaison ainsi préparée: une cuillerée de farine pour une de sucre semoule et une de sel fin, un rien de poivre, le tout délayé à l'eau froide pour éviter les grumeaux.

Joindre la liaison aux pois, faire cuire un moment et servir chaud en ayant soin de retirer le bouquet.

Pois à la laitue.—On les fait comme les premiers, mais aux trois quarts de leur cuisson on ajoute une laitue ou simplement les feuilles un peu vertes de trois ou quatre têtes de laitue afin de conserver les coeurs pour une salade. Il est de beaucoup préférable de hacher la laitue avant de la mêler aux pois.

Quelques personnes trouvent d'un plus joli effet de mettre quelques petites carottes avec les pois; dans ce cas celles-ci sont mises entières ou coupées, suivant la grosseur.

Carottes au naturel.—Les carottes nouvelles s'assaisonnent tout à fait comme les petits pois; leur cuisson est généralement un peu plus longue.

Croquettes de riz.—Faire crever du riz comme pour le gâteau de riz, mais en le laissant très épais; refroidi, en faire des boulettes un peu allongées, que l'on trempe dans des jaunes d'oeufs bien battus et bien sucrés.

Ceci fait, les prendre une à une et les paner en les roulant dans de la mie de pain, les retremper à nouveau dans l'oeuf, les repaner et les faire frire dans de l'huile bien chaude.

Avant de servir, saupoudrer de sucre en poudre.

Tout ce qui hèle n'est pas brebis.



HYGIENE ET BEAUTE

Sous les titres de "l'Hygiène de la Beauté", "l'Art d'être belle," "l'Hygiène chez soi," de "l'Habitation," de "l'Alimentation," "l'Hygiène Infantile," nous nous ferons un devoir de donner à nos aimables lectrices et lecteurs, les renseignements, les conseils les plus agréables, les plus utiles qui seront à la portée de tous ceux qui voudront suivre ces colonnes que nous destinons principalement aux jeunes femmes, aux jeunes filles, aux mères de famille, soucieuses de leur beauté, de leur santé, principalement de celles de leurs chers mignons. Nous y intercalerons des "formules" aptes à toutes les bourses et dont vingt ans de succès nous font un devoir de les vulgariser pour la santé de tous ceux qui nous liront. Nous appliquerons dans "l'Hygiène des Aliments" à donner des moyens simples et pratiques pour reconnaître soi-même les différentes falsifications qui pullulent aujourd'hui dans les produits soit-disant purs. Enfin nous ouvrons une "Boîte aux Lettres" où nous répondrons à toutes les questions sérieuses qui seront posées sur les sujets énoncés plus haut, et sur tous ceux qui regardent la chimie minérale, organique, industrielle et commerciale.

Répondant ainsi aux désirs de beaucoup de lecteurs avides de connaître et de s'instruire sur maintes questions de la vie usuelle. Pensant pouvoir intéresser tout le monde, nous serons heureux si nous pouvons rendre quelque service à nos compatriotes.

A. QUEVA,

Pharmacien-Chimiste de 1ère classe, médecin hygiéniste, ex-inspecteur des Aliments, et d'hygiène sanitaire.

Montréal, 5 mai 1907.

L'Hygiène de la Beauté—L'Art d'être Belle

Si vous possédez la santé, mesdames, quoi de plus désirable pour vous toutes que la beauté.

On doit enseigner aux femmes qui sont belles l'art de le demeurer longtemps, et celui de le devenir à celles qui ne le sont, surtout ne croyez pas, que ce soit pour moi une mission, dénommée frivole.

L'hygiène depuis un certain temps fait progrès constants et rapides dans toutes les classes de la société, nous applaudissons sincèrement à ce bon mouvement général, car il entretient, dans notre existence, l'équilibre de notre santé; mais il faut des soins particuliers pour conserver et améliorer la beauté, ce don si fragile dont la nature vous a parées, aimables lectrices.

Nous allons nous efforcer d'indiquer quelques moyens certains de conserver les charmes féminins ou d'en créer l'illusion. Nous traiterons en même temps le principal ornement de la femme, l'entretien de la cheve-

lure et sa conservation; car pour être belle, il faut avoir non seulement la fraîcheur du teint, mais aussi une opulente chevelure. La beauté étant une obligation pour la femme; car la beauté, c'est toute la femme!

L'hygiène est la médecine certaine de l'avenir, la médecine préventive, nous pouvons l'appeler ainsi de nos jours. C'est à elle qu'appartient de fortifier et d'ennoblir cet ensemble harmonieux se recommandant extérieurement par l'unité pure des formes et la corrélation des proportions. La santé est l'enveloppe bienfaisante qui enveloppe, la perle de beauté, c'en est l'ordonnatrice, la pure conservatrice du beau. Mais il faut que l'hygiène veille et soit appliqué dès le jeune âge sur l'individu en général. Il faut que l'habitude et l'éducation physique assurent le maintien chez l'enfant et répriment ses mauvaises attitudes, scolaires ou autres; qu'elles confèrent à tous ses mouvements la grâce, la précision, l'élégance, la gentillesse et l'adresse; qu'elles éloignent, enfin de lui, toutes causes de détérioration et de déchéance physiques.

Le "Rachitisme" par exemple, si commun aux enfants, aux jeunes personnes, qui est pour l'avenir un obstacle pour la beauté, même relative. L'hygiène, ordonnera une bonne alimentation, l'élevage dans une habitation sèche, lumineuse, aisée; ajoutez à cela des toniques appropriés, des promenades au grand air, de la gymnastique, des bains, l'enfant échappera au rachitisme et à ses conséquences fâcheuses.

Pourquoi la femme doit être belle et rester belle?

Disons en premier lieu, que la puissance primordiale de la femme réside dans sa beauté. C'est par elle que, souveraine mystérieuse et magique, elle gouverne partout sur tout le globe terrestre. En étant et devenant journellement plus jolie encore, en luttant constamment contre les outrages des années, la femme affermit son empire temporel et le fait durer.

La coquetterie, dans la limite physique du mot, n'est pas une faute, un des sept péchés capitaux, si elle s'exerce dans une certaine mesure, dans le but d'être un charme pour les autres, un ornement pour son entourage et pour la société.

Si la nature plus ou moins bien disposée le jour où vous naquîtes, vous donnât un physique peu agréable, étudiez-le et rectifiez-le. Tirez le meilleur parti de vos traits en leur donnant un beau caractère, en cherchant le type naturel le plus approprié auquel ils appartiennent pour le déterminer.

Dans cet immense univers, rien n'est plus adorable, nul objet n'est plus digne d'admiration que la femme. Elle est par excellence le miracle du Créateur qui a mis en elle l'extrait, la quintessence de toutes les merveilles de la nature, afin qu'il n'y ait pas une seule créature qui, voyant cet ouvrage incomparable, ne soit frappée d'amour et de vénération.

C'est pourquoi la femme doit être belle!

C'est pour elle un devoir, un droit naturel, revenant à son sexe, à sa faiblesse; sa grâce et sa beauté doivent enchaîner et entretenir le bonheur.

Si la beauté est le premier charme que Dieu et la nature lui ont octroyé en naissant, il est aussi le premier qui lui est enlevé, car il est presque éphémère. Il est donc de la plus grande importance pour elle de savoir la garder et d'apprendre, de connaître les moyens les plus sûrs pour en relever l'éclat et la posséder longtemps.

La femme, malgré le dire des sceptiques, peut toujours paraître belle. Car la beauté ne consiste pas seulement dans la juste perfection des formes, dans la noblesse des attitudes, dans la pureté des lignes; elle réside et est renfermée dans le sentiment que la femme sait donner à son port, à ses mouvements, dans l'intelligence de ses regards, dans l'intensité de tout son être, dans l'éclat du teint et la fraîcheur de son épiderme, car il existe deux sortes de beauté: celle que l'on reçoit naturellement du Créateur, et celle que l'on sait acquérir et se donner.

La femme qui a conscience de sa véritable mission sur cette terre, et qui la comprend en tout point, peut et doit toujours se faire belle.

En quoi consiste cette beauté, cet art si je puis l'appeler ainsi; ce n'est autre chose que de savoir se coiffer avec grâce, s'habiller en harmonie de soi-même, réformer les méfaits de la nature, et les outrages des ans, et de se faire valoir et apprécier dans le cadre élégant et attractif qu'une femme intelligente saura toujours se créer autour d'elle.

Je soutiens, cet axiôme véridique envers et contre tous, qu'il n'existe point de femmes laides, car toutes peuvent par leur bon goût et l'habitude dissimuler les imperfections, mettre en relief et relever les avantages personnels. Il n'y a pas de femmes vieilles, puisque l'on peut avoir seulement l'âge que l'on sait vouloir paraître.

Depuis les temps les plus reculés elle a toujours eu conscience du rôle qu'elle était appelée à jouer dans le monde. Elle cherche à embellir, par l'art et la science, les dons que la nature lui avait prodigués et à en dissimuler le mieux possible les défauts et les disgrâces.

Elle voulut toujours aussi maintenir le plus longtemps possible son prestige naturel et lutta jusqu'à la dernière minute contre les lois néfastes de la nature qui prétendaient le lui enlever.

La femme à toutes les époques de la vie, a voulu défier les ravages du temps et embellir ses charmes naturels. Elle y a souvent et toujours réussi.

S'il est une femme qui fut de tout temps l'admiration du monde entier, c'est la Parisienne. Ce n'est pas qu'elle soit plus belle que tout autre femme.

(A Suivre)

Suivent 8 pages que l'on peut détacher de la revue.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

IV

Un rayon d'espérance traversa l'âme assombrie de la condamnée. Bigot, en effet, devait songer à la sauver. Il était intéressé à le faire, puisque c'est lui qui l'avait perdue!

Elle se cramponna à cette pensée comme le noyée à une planche.

—C'est Bigot qui vous envoie! exclamait-elle en souriant, rougissant et pleurant à la fois. Il veut me faire conduire ailleurs! Oh! soyez bénie, messagère du bonheur! soyez bénie!...

—Il désire que je vous conduise à St-Valier, répondit la vieille mégère, et quand le danger sera passé, vous reviendrez ici.

—Oh! je le reconnais bien!... Comme il est bon lorsqu'il est laissé à ses propres volontés!... C'est comme cela que je l'ai connu autrefois!... L'avez-vous vu? vous l'avez vu! Il vous a parlé? que vous a-t-il dit?

—L'heure arrive! l'heure arrive! pensait joyeusement la vieille empoisonneuse. Ça va aller!

Et elle répondit:

—Je l'ai vu et il m'a parlé; mais pas longtemps. Il est sévère, l'Intendant, et ne s'amuse guère à causer avec des personnes de ma condition. Cependant, il m'a chargé de vous remettre un gage de son amour. Il m'a dit que vous sauriez bien ce que cela signifie. Le voici ce gage, madame, dans ce coffret. Puis-je vous le remettre à présent?

—Un gage de son amour! un souvenir de lui! Vous n'êtes donc pas une femme, vous? Pourquoi tant tarder à me le remettre? pourquoi ne pas me l'avoir donné tout de suite?... Je n'aurais pas tant hésité à vous croire! Donnez! donnez! Ah! qu'il soit béni!

La Corriveau pâlit légèrement malgré sa dureté de cœur, et un frémissement imperceptible passa sur sa main pendant qu'elle ouvrit la petite boîte. Elle prit le bouquet, le dénouilla, en se détournant à demi, de son enveloppe d'argent et le présenta à l'impatiente jeune fille.

—Qu'il est beau! exclama Caroline en le saisissant de ses deux mains. C'est un bouquet céleste! un radieux gage d'amour!

Et le portant à ses lèvres, souriante, ravie transfigurée par le plaisir, elle l'embrassa avec passion, et en aspira ardemment les senteurs exquis et les poisons mortels.

Aussitôt, sa tête radieuse se pencha en ar-

(1) Voir le No 1181 de l'Album Universel et les suivants



rière, ses yeux noirs regardèrent dans le vague, et tenant toujours le bouquet fatal sous ses baisers, elle tomba morte aux pieds de la Corriveau.

Un rire sauvage, terrible, épouvantable, fit tressaillir les murs de la chambre secrète.

Le sang de plusieurs générations d'empoisonneurs et d'assassins se prit à courir brûlant dans les veines de la sorcière, et elle parut comme une tigresse devant sa proie.

Le cadavre était là, souriant encore, encore radieux de sa dernière pensée de joie. Elle se pencha dessus pour voir s'il vivait toujours. Le cœur ne battait plus; nul souffle ne passait sur les lèvres entr'ouvertes.

Il ne devait plus se réveiller qu'à la voix de Dieu, au jour de la résurrection.

—N'importe! grommela l'empoisonneuse, la Corriveau ne fait pas son ouvrage à moitié; s'il y a un reste de vie là-dedans, il partira.

Et deux fois, d'une main ferme, elle plongea dans le sein de sa victime déjà morte, son poignard aigu.

Un mince filet de sang courut sur la robe blanche et ce fut tout.

V

Caroline de St-Castin était devant Dieu. Elle avait franchi ce redoutable passage que nul ne connaît. Heureux celui qui a la foi pour appui, à ce moment où les amitiés de la terre ne peuvent plus le soutenir! Heureux celui qui meurt dans la charité, car la charité est une lampe divine qui éclaire l'âme dans son vol vers les cieux.

VI

La Corriveau demeura penchée sur le cadavre de sa victime pour examiner les effets de l'aqua tofana.

C'était la première fois qu'elle osait administrer le subtil poison de la Borgia.

—L'aqua tofana agit comme un charme, murmura-t-elle. C'est Béatrice Spara qui l'a composée... Je l'aime mieux que son stylet... J'ai été folle de me servir de cet instrument... Je me suis souillé les mains de sang.

Elle s'essuya, et ses doigts firent une empreinte rouge sur la robe blanche.

VII

La cloche du château sonna un coup. Il était une heure.

Sa voix solitaire semblait, dans la maison endormie, une voix accusatrice. Mais personne ne s'éveilla pour chercher l'auteur du forfait qui venait de s'accomplir.

La Corriveau l'entendit et se leva. Sa tâche était finie.

Elle fit avec une jalouse curiosité le tour de la chambre secrète, et remarqua la richesse des meubles et des décorations. Elle aperçut sa lettre sur une chaise, la saisit fiévreusement, la déchira et en jeta les morceaux sur le parquet. Elle s'en repentit aussitôt, les ramassa, et les mit dans son coffret, avec le bouquet de roses qu'elle arracha des mains du cadavre.

Elle voulait le jeter dans le bois.

Elle ouvrit un écritoire dans l'espoir d'y trouver de l'argent; mais il n'y en avait point. Elle n'eut pas le temps de chercher ailleurs.

Elle fut tentée d'emporter le diamant que la morte avait au doigt. Elle le fit glisser, l'examina d'un oeil ardent de convoitise, mais finalement n'osa pas le voler, de peur de se compromettre. Elle le rendit au cadavre.

—Cela me ferait découvrir, murmura-t-elle... Il vaut mieux ne rien emporter que ce qui vient de moi, et vite, sauvons-nous!

Elle mit le coffret sous son bras et jeta un dernier regard, un regard de satisfaction sur la victime qui gisait là, comme un ange tombé dans les combats du Seigneur. La lampe se réléta dans ces beaux grands yeux qui ne voyaient plus, et cependant semblaient se fixer avec douleur et miséricorde sur l'empoisonneuse.

Ce regard fit peur à la Corriveau. Elle se détourna vivement, puis, rallumant sa bougie, elle sortit, oubliant de fermer sur elle la lourde porte de fer de la chambre secrète.

VIII

Arrivée à la tour, elle monta le grand escalier. Sur le palier, elle éteignit sa lumière, puis s'approcha de la porte béante où la lune plongeait un pâle rayon. Elle franchit le seuil désolé, et debout, immobile, perçant l'obscurité de son oeil inquiet, elle écouta longtemps.

Tout dormait au loin, dans la forêt et le château; seul le filet d'eau murmurait en courant sur les cailloux.

Alors elle s'enfonça, comme un spectre noir, dans les bois où elle avait passé une heure auparavant.

Elle allait apprendre à Angélique Des Meloises qu'elle n'avait plus de rivale... mais qu'elle avait à payer le prix du sang.

Elle entra dans la ville aux premières lueurs de l'aube. Un brouillard épais noyait tous les objets: les arbres, les maisons, le fleuve et les rochers, et elle put se rendre sans être vue à la cabane de la mère Malheur.

IX

Elle se reposa quelques instants, défendit à sa vieille camarade de la questionner, puis sortit de nouveau pour se rendre chez mademoiselle Des Meloises.

On ne voyait point à dix pas dans la rue, et personne ne la remarqua.

Angélique était debout. Elle ne s'était pas mise au lit cette nuit-là. Une fièvre brûlante l'avait agitée sans cesse, la fièvre du mal, de la peur, de l'inconnu menaçant. De sa fenêtre, les yeux souvent fixés sur la chaîne sombre des montagnes qui dominaient le château, elle avait suivi les péripéties du drame sanglant.

Maintenant l'empoisonneuse devait arriver!... Maintenant la confiante victime devait s'être livrée!... La messagère de la mort réussirait-elle?... Et quel serait le résultat de ce crime?... Ne s'en repentirait-elle point?... Resterait-il ignoré?... Bigot oublierait-il la morte?... Le sang innocent ne crierait-il pas vengeance?...

Une foule de pensées terribles ne cessèrent de la torturer...

Elle ouït le bruit d'un pas.

—C'est elle! s'écria-t-elle, et une flamme lui monta au visage, puis aussitôt elle pâlit affreusement. Elle courut ouvrir.

La Corriveau entra sans dire une parole. Les yeux des deux femmes s'étaient parlé, s'étaient compris.

Angélique attira l'empoisonneuse dans sa chambre, la poussa vers une chaise, lui saisit les épaules de ses mains frémissantes, et la regardant avec anxiété:

—Est-ce fait? dit-elle, est-ce fini?...

La Corriveau eut un sourire méchant.

—Avez-vous réussi? Est-elle morte? répéta-t-elle.

—Oui, répondit la Corriveau, c'est fait, et bien fait!... Mais qu'est-ce que cela signifie? ajouta-t-elle, en se dressant en face de la jeune fille, on dirait, par la manne de St-Nicolas, que vous éprouvez déjà des regrets!

X

Les rêves brillants d'Angélique venaient de s'effacer; la lumière faisait place aux ténèbres tout à coup... Sa rivale n'existait plus et rien ne devait plus, pourtant, entraver son ambition et faire obstacle à ses succès... O moqueries du sort!... ce qu'elle désirait tout à l'heure, elle le regrettait maintenant! Les voix du plaisir et de l'amour qui chantaient au fond de son âme, se sont changées en des sanglots! Les cris d'allégresse en cris de vengeance!... Meurtrière! meurtrière!... Et la justice des hommes et la justice de Dieu!...

—Oui, j'ai des regrets! répondit-elle... Non, pourtant, pas encore! Mais nous avons fait une chose folle, inutile, dangereuse!... C'est fait, maintenant... c'est fait! Mais est-elle morte? bien morte?

—La Corriveau ne fait pas les choses à moitié, mademoiselle. Vous non plus! Seulement, vous vous repentez et moi je me félicite. C'est la différence! je l'ai tuée deux fois et il me faut double récompense.

—Une double récompense? Vous l'aurez, répondit Angélique.

Quel secret nous avons à garder l'une et l'autre maintenant! ajouta-t-elle, comme si cette pensée lui fut venue alors pour la première fois...

Je suis au pouvoir de cette femme, pensa-t-elle, et elle regarda sa complice d'un oeil épouvanté.

Elle prit une petite boîte pleine d'or.

Pour ce soir, voici, fit-elle. Je n'ai pas compté. Emportez-la.

Cet or lui brûlait les mains.

XI

La Corriveau cacha l'or dans sa poitrine, près de son coeur âpre et desséché.

—Soyez prudente, continua Angélique. Ne vous montrez pas riche tout de suite, cachez cet or. Les gens auraient des soupçons... Je voulais vous recommander autre chose, mais cela m'échappe dans le moment.

—Je vous remercie de votre or, riposta la Corriveau. Mais je ne vous remercie point du froid accueil que vous me faites. J'avais droit de m'attendre à quelque chose de mieux, après l'oeuvre superbe que j'ai accompli. J'ai agi en artiste, quoi! Un succès merveilleux! La Brinvilliers, la Borgia elles-mêmes, me porteraient envie, à moi, une pauvre paysanne de St-Valier!...

—Je vous donnerai bien toutes les louanges que vous voudrez, répondit Angélique machinalement, mais je ne sais pas comment vous avez opéré. Vous ne me l'avez pas dit. Asseyez-vous encore et contez-moi tout.

—Bah! ces détails ne vous seront point agréables. Réjouissez-vous d'être débarrassée d'une rivale aussi belle que dangereuse; je ne vous dis que cela.

—N'importe, je veux tout savoir, contez-moi cela.

—Vous ne pourrez pas dormir ensuite?

—N'importe! je vous le dis, parlez!... Je suis calme du reste maintenant.

Elle faisait un effort suprême pour reprendre pleine possession d'elle-même.

XII

La Corriveau s'assit, mit une de ses mains sur le genou d'Angélique et commença le récit détaillé du forfait qu'elle venait de consommer...

Elle parla de la beauté de la jeune victime, de la candeur de son âme, du charme de ses regards. Elle raconta, en riant, l'his-

toire qu'elle avait brodée pour lui faire accepter le bouquet. La joie de la naïve enfant en recevant ce gage de l'amour et de la fidélité de Bigot...

Angélique écoutait, immobile, haletante. Les nuages du crime assombrissaient sa figure. Elle devenait laide. Elle éprouva un frémissement de terreur quand la sorcière peignit l'effet foudroyant de l'aquatofana, quand elle dit, comme la belle victime s'était affaissée dans sa robe blanche, en aspirant l'arôme empoisonné. Mais quand la sorcière, l'oeil en feu, la bouche déchirée par un horrible rictus, se vanta, en faisant décrire un geste de menace, à son bras décharné, d'avoir deux fois plongé un fin stilet d'acier dans le cadavre presque froid déjà, Angélique se dressa, joignit les mains, poussa une clameur et tomba évanouie sur le parquet.

XIII

La Corriveau se leva et, la reculant du bout de son pied, elle grommela:

—Bonne à rien!...

Puis, un instant après:

Une femme comme les autres, qui veut régner sur tous les hommes, et devient l'esclave du premier venu! La Corriveau est d'une autre trempe que cela!...

Alors, laissant Angélique seule, revenir comme elle pourrait, elle s'en retourna chez la mère Malheur, bien décidée de se mettre en route le plus tôt possible pour St-Valier, avec l'infâme salaire qu'elle venait de gagner!

CHAPITRE XLVI

PARLONS DES EPITAPHES, DES TOMBEAUX ET DES VERS

I

A l'heure où la Corriveau sortait de la forêt de Beaumanoir, après le meurtre de Caroline de St-Castin, deux cavaliers couraient à toute bride sur la route de Charlebourg.

Leurs visages paraissaient noirs dans la nuit et la lune faible, blafarde, ne les éclairait pas assez pour qu'elle pût les reconnaître.

Ils ne parlaient point, et semblaient absorbés dans quelque pensée grave.

C'étaient Bigot et Cadet.

Vers minuit, après avoir échangé quelques paroles, ils avaient laissé les dés et le vin, s'étaient séparés de la joyeuse compagnie et puis étaient sortis de la cour du palais.

Ils se dirigeaient vers Beaumanoir.

Bigot, sous son apparente indifférence, éprouvait une vive inquiétude. Les ordres du roi, la lettre de la Pompadour l'avaient jeté dans une grande perplexité.

La prochaine arrivée du baron de St-Castin n'avait rien de rassurant. Le baron ne

LA GIPSY

MAZURKA ÉCOSSAISE

LOUIS GANNE

Introduction
Allegretto moderato

PIANO

MÉLODIE ÉCOSSAISE

ff *p* *doux et expressif* *sosten* *simile*

f *p* *poco rit.* *pp*

sonore et très accentué

f *p* *pp*

molto rit.

2 *Red.* * 2 *Red.* * 2 *Red.* * *Enchainez*

MAZURKA
léger et gracieux

f *mf* *f* *mf*

Red. *

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The bass clef part features a prominent bass line with notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'f' and 'f'.

Second system of musical notation, continuing the grand staff. The bass clef part has notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'f' and 'f'.

Third system of musical notation, including first and second endings. The bass clef part has notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'mf' and 'f'.

Fourth system of musical notation, continuing the grand staff. The bass clef part has notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'f' and 'mf'.

Fifth system of musical notation, continuing the grand staff. The bass clef part has notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'f'.

TRIO
doux et expressif

Sixth system of musical notation, starting a new section. The time signature changes to 3/4. The bass clef part has notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'p'.

Seventh system of musical notation, including first and second endings. The bass clef part has notes marked 'Ra' and an asterisk. Dynamics include 'p'.

The musical score is written for piano and consists of eight systems of music. Each system contains a grand staff with a treble and bass clef. The score includes various dynamics such as *ff* (fortissimo), *f* (forte), *p* (piano), and *pp* (pianissimo). Tempo markings include *poco rit.* (a little slower), *Tempo* (return to original tempo), and *molto rit.* (much slower). The score also features first and second endings, indicated by *1^a* and *2^a*. The piece concludes with a *ff* dynamic marking. The notation includes complex rhythmic patterns, including sixteenth and thirty-second notes, and various rests.

plaisantait point, et pour venger son honneur, il aurait aussi vite fait d'étouffer un prince qu'un manant.

Ce n'était pas ce qui effrayait Bigot. Il n'était pas un poltron et pouvait payer d'effronterie. Cependant il y avait une chose, un danger, qu'il ne pouvait méconnaître ni mépriser. Et la pensée de ce danger le faisait trembler.

Il avait peur que son audacieux mensonge ne fût découvert.

Il avait effrontément menti au conseil du gouverneur, pendant qu'il siégeait comme conseiller du roi, au milieu d'une foule de gentilshommes, en affirmant qu'il ne savait pas où s'était réfugiée Caroline de St-Castin.

Si le mensonge était connu, il serait, lui l'Intendant de la Nouvelle-France, couvert d'ignominie, la marquise lui retirerait ses faveurs et le mépriserait sans doute. Il tomberait dans sa disgrâce.

Et plus il songeait à cela, plus il éprouvait de terreurs. Il maudissait tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait à cette affaire d'enlèvement, tout excepté Caroline elle-même, car il l'aimait plus que jamais à cette heure.

II

Il ne doutait nullement que le château serait soumis à la plus minutieuse investigation. Il connaissait de la Corne St-Luc, la chambre secrète ne serait plus un asile inviolable... Et puis, plusieurs personnes la connaissaient cette chambre. D'anciens serviteurs qui se trouvaient maintenant au service de ses ennemis peut-être... Il ne savait pas, après tout.

Dans tous les cas, dame Tremblay était en possession du secret, et la charmante Joséphine qui survivait en elle pouvait encore se laisser tenter...

Il fallait donc, à tout prix, éloigner Caroline et la cacher mieux, jusqu'à ce que la tempête fût passée.

III

Dès le jour qui suivit la séance du conseil, Bigot partit pour les Trois-Rivières. Il prétextait une affaire de la plus haute importance. Cette affaire, nul ne put la deviner et chacun se perdit en conjectures.

Il s'aboucha avec une bande de Montagnais et leur demanda d'emmener avec eux, déguisée en indienne, une jeune fille blanche qu'il voulait soustraire à la vengeance de ses ennemis.

Le marché fut vite conclu, et le vieux chef jura de prendre le plus grand soin de la jeune fille, et de faire garder par sa tribu un secret inviolable sur cette affaire.

En retour, il eut la promesse que sa tribu serait amplement pourvue de poudre, de couvertes et de toutes sortes de provisions.

IV

Bigot avait besoin de quelqu'un pour l'aider à mettre ce projet à exécution. Il faudrait conduire mademoiselle de St-Castin

aux Trois-Rivières, et veiller à la fidèle exécution de l'engagement.

Il était entouré d'amis: Les amis que les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs liaient ensemble. Ils se seraient hâtés de se rendre à ses désirs; mais ces voluptueux, ces débauchés auraient, de leur souffle impur, souillé la candeur de la jeune victime. Il ne voulait pas l'exposer à leurs regards incontinents.

—Qu'ils s'amuse aux dépens des autres femmes, pensa-t-il, je m'en moque pas mal! Mais ils ne profaneront jamais le nom de celle-ci...

Il évoquait tour à tour ses dignes associés, comme pour en chercher un à qui confier le précieux dépôt, et tour à tour, il les flagellait et les marquait au front du fer rouge de la réprobation.

—Varin! un rusé coquin qui flagorne l'Eglise et cajole sa tante, la supérieure des Ursulines, pour en obtenir des faveurs; un fripon qui vendrait tout le monde pour un denier!

Pénisault! un maudit chien qui volerait avec plaisir les pauvres Montagnais! un lâche qui n'a pas du tout l'esprit aventureux, ni l'âme courageuse!...

Le Mercier, un parasite, un ambitieux fripon qui essaie de pêcher les faveurs de la Pompadour... Il me trahirait peut-être, il me trahirait bien sûr!...

Descheneaux! un ivrogne qui jette à tous les vents quand il est saoul, les secrets qu'on lui confie! un avare qui pillerait l'autel! un méchant qui battrait les montagnais encore plus qu'il ne les volerait!...

De Péan! un imbécile qui me baiserait les pieds aujourd'hui, et me vendrait demain!... Au reste, lui, il a sa besogne. Il surveille Le Gardeur et le conduit doucement à sa perte...

Le Gardeur! Celui-ci, il n'en faut rien dire, il est encore trop gentilhomme! il est encore trop soldat! Une action comme celle-là lui répugnerait... Il serait capable de me faire rougir...

V

Parmi tous ses associés, Bigot n'en voyait qu'un dont le caractère franc, quoique brutal, lui inspirait une parfaite confiance. C'était Cadet. Il était hardi et aventureux. Il enviait le bien des autres, mais il prodiguait le sien. Il reposait en Bigot la foi la plus profonde, le regardait comme le roi des bons lurons, jurait par lui, et le servait avec plaisir.

Bigot lui dit un mot à l'oreille. C'était au palais, au milieu des amusements les plus entraînants; Cadet laissa le jeu immédiatement. Il ne s'occupa nullement de finir la partie.

En trois minutes, il eut chaussé ses bottes à éperons et fut prêt à monter à cheval.

Pendant qu'il attendait, le fouet à la main, dans un coin de la pièce, que le groom amenât les chevaux, Bigot lui dit ce qu'il espérait de son dévouement.

Il lui révéla le nom de la dame de Beaumanoir, lui raconta les incidents du conseil, les ordres du roi, la lettre de la Pompadour.

—Il faut, affirma-t-il en terminant, qu'elle soit éloignée du château, et je vous charge de la conduire secrètement aux Montagnes des Trois-Rivières.

VI

Les yeux de Cadet eurent un éclair. Il mit la main sur l'épaule de l'Intendant:

—Par saint Picot! jura-t-il, j'aimerais mieux jeûner un mois durant, que de manquer une si belle occasion de vous aider!

Qu'est-ce que cela fait, que vous ayez menti à ce gobe-mouches du château St-Louis? Il valait mieux le tromper lui, qu'avouer la vérité à la Pompadour.

Madame "Poisson" vous traiterait comme les Iroquois ont traité, à Chouaguén, mon commis, un gros garçon: Elle vous ferait rôtir... Les maudites femmes! je vous l'ai bien toujours dit, Bigot: on est toujours dans l'eau bouillante, tant que l'on dépend d'elles.

Cadet n'était pas fâché de saisir cette nouvelle occasion de calomnier les femmes.

Il prit la main de Bigot dans la sienne et jura qu'il était prêt à marcher avec lui et à le suivre partout, à travers l'eau et le feu, par le soleil ou la pluie. Il irait à Beaumanoir, prendrait la jeune fille et avant deux jours, sans que personne ne pût le voir, ni le soupçonner, par des moyens à lui connus, il la remettrait entre les mains des Montagnais, ordonnant aux Montagnais de partir immédiatement, et de se rendre à la Tuque, sur le St-Maurice. Là, à la Tuque, la jeune dame ou la jeune fille, pourrait demeurer sept ans, s'il le fallait, et personne jamais n'entendrait parler d'elle...

VII

Bigot et Cadet galopèrent donc sur la route de Beaumanoir. Ils arrivèrent en peu de temps à la forêt qui se dessinait comme une ligne noire dans la pénombre, et Cadet prit le devant. Il était né à Charlesbourg, et connaissait parfaitement tous les sentiers, toutes les trouées, tous les coins de la forêt.

Les chevaux, en écrasant de leurs sabots les branches sèches et les feuilles mortes, réveillaient les échos des bois endormis.

Le château se montra tout à coup dans une vaste clairière, avec ses hautes cheminées et ses toits aigus, plus sombres que la nuit. Un silence redoutable l'enveloppait, et seule, dans la loge du portier, une petite lumière veillait.

VIII

Le vieux gardien se leva au bruit que firent les chevaux, et se hâta de sortir pour voir quels étaient ces hôtes inattendus.

Bigot et Cadet attachèrent leur monture en dehors de la barrière et s'avancèrent à pied. Ils ne voulaient éveiller personne.

Ils rencontrèrent Marcel, le portier.

—Rentre, Marcel, lui dit Bigot, et ne fais point de bruit. Va dire à dame Tremblay qu'elle se lève tout de suite et que je désire lui parler. J'attends des amis.

—Il me répugne de mentir, reprit Bigot avec aigreur, même à un valet... Qui sait les recherches qui vont avoir lieu? Pas une mauvaise herbe ne se multiplie autant qu'un mensonge. Une mauvaise plante peut couvrir la terre, mais un mensonge peut remplir l'univers.

—C'est vrai, Bigot, répondit Cadet, et je n'aime pas à mentir souvent; mais c'est parce que je suis d'opinion que la vérité est une meilleure arme que le mensonge. Si le mensonge devait frapper mieux, je ne sais pas trop pourquoi je ne l'utiliserais pas.

IX

Le portier revint dire que dame Tremblay était debout et prête à recevoir son maître.

—Prends soin des chevaux, Marcel, ordonna Bigot.

Et, suivi de Cadet, il se rendit à l'appartement de la ménagère.

—Bonjour, dame Tremblay, fit-il, conduisez nous à la grande galerie.

La charmante Joséphine des jours anciens exécuta sa plus gracieuse révérence. Elle tremblait un peu, comme si sa conscience n'avait pas été blanche comme la neige. Cette brusque arrivée de l'Intendant ne lui présageait rien de bon.

—Excellence, répliqua-t-elle, je suis votre humble servante en tous lieux et toujours; vous n'avez qu'à ordonner et j'obéis.

—C'est bien! c'est bien! riposta Bigot. Allons et ne faisons pas de bruit.

X

Il était impatienté. Dame Tremblay prit une bougie dans chaque main et précéda les deux gentilshommes jusqu'à la grande galerie qui communiquait avec la chambre de Caroline. Là, elle déposa ses bougies sur une petite table, et les mains croisées sur son tablier, elle attendait de nouveaux ordres.

—Madame, dit Bigot, j'ai mis en vous toute ma confiance, et je crois que vous avez toujours été une servante fidèle. Aujourd'hui, je vais vous donner une nouvelle marque de mon estime.

—Oh! Votre Excellence! s'écria la vieille ménagère toute ravie, je voudrais mourir pour vous prouver mon dévouement.

—Il n'y a pas beaucoup de serviteurs qui partagent ce sentiment, et je n'y crois guère moi-même, reprit Bigot. N'importe! je crois que vous avez veillé avec la vigilance promise sur la dame confiée à vos soins. N'est-ce pas?

—Mon Dieu! mon Dieu! pensa la ménagère en pâlisant, il aura entendu parler de

la visite de cette misérable mère Malheur et il est venu m'égorger ici...

Elle balbutia:

—Oh oui! Excellence! J'en ai pris un soin tout particulier de cette belle dame!... Un ange! comment aurais-je pu l'oublier, la négliger?

—Je vous remercie, dit Bigot presque attendri. Vous avez fait votre devoir. Maintenant dame Tremblay, j'ai un nouveau secret à vous confier; le garderez-vous bien?

—Si je le garderai! Seigneur Dieu!

Le courage et l'audace lui revenaient.

—Tenez! Excellence, continua-t-elle, la statue de marbre de la grotte parlera avant moi! je meurs avec mes secrets! Quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport, je n'ai jamais révélé, même à confesse, les noms de ceux qui...

—Tut! tut! fit Bigot, que certains souvenirs déridaient, j'ai plus de confiance à dame Tremblay qu'à la charmante Joséphine. Si tout ce que l'on dit est vrai, vous étiez une joyeuse et jolie fille, en ce temps-là.

Ce colloque entre le maître et la ménagère faillirent arracher à Cadet un de ces rudes éclats de rire qui pouvaient ébranler le château.

XI

—Je me mettrais dans le feu pour vous servir, affirma dame Tremblay, en se pavant d'aise.

—Eh bien! lui apprit l'Intendant, nous sommes venus chercher cette chère enfant pour la mettre en un endroit plus convenable; et si jamais l'on vous questionne à son sujet, vous direz qu'elle n'est jamais venue ici et que vous n'avez jamais entendu parler d'elle.

—Non seulement je le dirai, mais j'en ferai le serment, si vous l'exigez!... Pauvre jeune dame! Puis-je vous demander où elle va?

—Non, pas maintenant, mais soyez certaine qu'elle sera bien traitée. Vous comprenez cela? quand vous étiez la charmante Joséphine, vous deviez parfois, vous entourer de mystères, et il vous fallait agir avec prudence... Cette pauvre jeune fille n'a pas l'habitude de la charmante Joséphine et il faut lui venir en aide.

Dame Tremblay souriait avec complaisance.

—Bien! ajouta l'Intendant, vous comprenez, n'est-ce pas? Allez la trouver, maintenant. Présentez-lui nos compliments. Dites-lui que nous sommes fâchés de la déranger à pareille heure, mais qu'il est indispensable que nous la voyions immédiatement.

XII

Dame Tremblay, toujours souriante depuis que Bigot avait évoqué sa jeunesse, se hâta de se rendre auprès de mademoiselle de St-Castin.

Bigot, un peu soucieux, se demandait si la captive se soumettrait de bon gré à cette pénible nécessité. Cadet aurait voulu transporter à la Tuque, toutes les femmes de la

Nouvelle-France, afin d'éviter de nouveaux ennemis.

Ils demeurèrent silencieux, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient.

Un chien se mit à aboyer au loin dans le calme de la forêt.

Après quelques minutes la ménagère remonta.

—Mademoiselle n'est pas dans sa chambre, dit-elle, elle est descendue à l'oratoire, pour prier dans le silence, suivant sa coutume, et elle désire n'être jamais dérangée en ces moments-là.

—Fort bien! dame Tremblay, répondit Bigot; en ce cas, vous pouvez vous retirer. Je descendrai la rejoindre dans la chambre secrète... Pauvre enfant! ces veilles la fatiguent, la tuent!...

—Si elle n'est plus ici demain matin, souvenez-vous, dame Tremblay, des recommandations que je viens de vous faire. Un silence absolu, une discrétion à toute épreuve! Tenez votre langue entre vos dents blanches... Elles sont encore comme l'ivoire, vos dents...

Bigot la flattait pour la rendre plus fidèle, car elle aimait mieux un compliment qu'une barbe d'or.

—Fiez-vous à moi, Excellence! assura la vieille vaniteuse et elle rit pour montrer l'ivoire de ses dents. Fiez-vous à moi! je n'ai jamais trompé un gentilhomme! Le sieur Tremblay, on n'en parle point; il ne l'était pas. Quand j'étais la charmante Joséphine du lac Beauport... Je sais bien que tout est vanité; mais tout de même, en ce temps-là, mes yeux et mes dents avaient de la renommée!...

—Le lac Beauport n'a rien eu de pareil depuis lors, reprit l'Intendant... Mais, chut! pas un mot de plus, si vous voulez me faire plaisir, et bonne nuit!

—Bonne nuit, Excellence!

Cadet, pensa-t-elle, ne s'occupe pas des femmes; il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

XIII

Elle entra dans sa chambre, se plaça devant son miroir pour se regarder les dents, et se mit à prendre des poses comme une jeune fille coquette.

Bigot demanda à Cadet de l'attendre dans l'anti-chambre, et il se dirigea vers la chambre secrète.

Il descendit l'escalier et frappa à la porte, en appelant d'une voix douce et basse:

—Caroline! Caroline!

Nul ne répondit. Il s'étonna, car elle avait coutume d'accourir à sa voix.

Il frappa plus fort; il appela.

Hélas! il aurait pu frapper et appeler éternellement! La voix qu'il aimait tant était à jamais muette.

Il soupçonna un malheur, poussa la porte et entra.

La chambre était pleine de lumière, et sur le parquet gisait une forme blanche.

(A Suivre)

LA VIE A LA CAMPAGNE

LA BASSE-COUR

L'immobilité et l'obscurité favorisent l'engraissement. Les farines de maïs sont la base économique de la nourriture, et le choix des pâtées fait la finesse de la chair. Gavez trois fois par jour, mais vérifiez si la digestion du repas précédent est faite. En trente jours avec les patons et l'entonnoir, en vingt avec la gaveuse, votre caneton est à point.

Lorsque les Canards ont deux mois, choisissez de préférence pour l'engraissement ceux pesant le plus lourd, après avoir eu soin de mettre d'abord à part les sujets reproducteurs, pris parmi ceux se rapprochant le plus du type de la race. Les Canetons d'engraissement doivent peser 2 kilos à deux mois, autrement cette opération ne leur profiterait pas. Les autres sont livrés à la cuisine ou vendus, si les cours sont assez élevés.

Les procédés d'engraissement sont nombreux, mais nous limiterons le sujet aux trois principaux: engraissement aux patons, engraissement à l'entonnoir, puis engraissement à la gaveuse mécanique, lorsqu'on veut engraisser beaucoup de sujets.

Point n'est besoin d'avoir une salle spéciale d'engraissement pour quelques Canards: une pièce quelconque, de préférence exposée à l'est ou au sud-est, et surtout bien chaude, un sous-sol, par exemple, ou le rez-de-chaussée d'un bâtiment en briques, dans lesquels la température varie peu; car, plus les bêtes ont chaud, plus la nourriture profite à l'engraissement, sans être perdue à fournir de la chaleur.

Ce local doit être éloigné de tout bruit et surtout des bruits de la basse-cour, car les bêtes à l'engrais ne doivent pas entendre les cris des autres oiseaux, ce qui les inciterait à prendre du mouvement. Ses fenêtres doivent être munies de doubles volets permettant une demi-obscurité qui engage les volailles à somnoler; à défaut garnissez-les de paillasons. Les doubles volets ont l'avantage de faciliter la circulation de l'air, ce qui permet l'évacuation rapide des odeurs. Si le sol est trop humide, parsemez-le de sel de cuisine ou mettez un plancher. Enfin, la salle devant être chauffée, ce chauffage se fait dans une salle adjacente, afin d'éviter les émanations d'acide carbonique.

Maintenant que nous avons notre emplacement, voyons le matériel nécessaire. Les trois engraissements exigent d'abord l'achat d'épINETTES. Ce sont des cages à carreaux en bois. Le fond est formé par un tiroir qui s'enlève à volonté pour des nettoyages fréquents, la litière de paille ou de foin étant battue chaque jour et renouvelée une fois par semaine. Les cages ont 1 mètre de largeur, 50 centimètres en profondeur

et autant en hauteur. Elles sont à deux étages et élevées par des pieds à environ 40 centimètres du sol; chaque étage contient six cages.

Le reste du matériel consiste en ustensiles pour la préparation des pâtées ou pour leur introduction dans le bec de l'animal.

Pour l'engraissement à l'entonnoir, munissez-vous en outre d'un entonnoir et d'une louche; pour l'engraissement aux patons, d'une auge à pâtée. Mais, pour l'engraissement mécanique, la dépense est un peu plus forte: une gaveuse est nécessaire. Avec cette dernière méthode, il ne faut que quinze jours à trois semaines au maximum pour préparer les sujets, tandis que les deux premières exigent de quatre à cinq semaines. Elle est plus pratique, et c'est celle que je vous recommande.

Le maïs, la farine d'orge, de sarrasin et les pommes de terre conviennent très bien pour l'engraissement, car ils renferment beaucoup de matières grasses et de la fécule, de l'amidon, des sucres, qui produisent environ 60 grammes de graisse et 40 grammes de viande par kilogramme ingéré. La graisse absorbée à l'état naturel produit environ la moitié de son volume.

Comme il faut produire le meilleur marché possible, mélangez à ces aliments des tourteaux de maïs et de coprah, et n'omettez pas les déchets de boucherie, la farine de viande et la graisse. Délayez les pâtées avec du petit lait, qui, par son prix de revient et sa composition, est le meilleur liquide à employer, la finesse de la chair étant d'autant plus accentuée que les liquides sont également plus fins.

Les aliments étant choisis, comment les préparer pour chaque genre d'engraissement?

Distribuez trois repas par jour, à six heures du matin, à midi et à six heures du soir. Une heure avant chaque repas, versez dans l'auge à pâtée 200 grammes de farine d'orge, 100 grammes de farine de maïs et 100 grammes de farine de sarrasin. Délayez au fur et à mesure avec du petit lait, de façon à avoir une pâtée assez consistante. Votre pâtée faite, roulez sur une planche des patons de la longueur et de la grosseur du petit doigt. Placez-les à votre droite, ainsi qu'un seau rempli d'eau.

Prenez un Canard de l'épINETTE, et maintenez-le entre vos genoux dans la position horizontale. De la main gauche, ouvrez le bec au moyen du pouce et de l'index, et introduisez, avec la main droite, un paton trempé au préalable dans l'eau pour faciliter son passage dans l'oesophage. Lâchez le bec en passant la main légèrement le long du cou jusqu'au jabot. Recommencez l'opération du gavage jusqu'à ce que le jabot de l'animal soit bien rempli. Le Canard gavé, remplacez-le immédiatement dans la case de l'épINETTE. Au début, donnez deux patons à chaque repas, puis trois, puis quatre et ainsi de suite, tant que le jabot de l'animal peut en contenir et qu'il y a parfaite digestion.

Donnez également, comme pour l'engraissement aux patons, trois distributions par jour et aux mêmes heures.

Dans un seau, dix minutes avant l'heure du gavage, versez 175 grammes de farine d'orge, 175 grammes de farine de sarrasin et 25 grammes de graisse de Saindoux. Délayez avec du petit lait, afin d'avoir une pâtée très liquide. Mettez le seau à votre droite, prenez une volaille de l'épINETTE, placez-la sur vos genoux en la maintenant fortement. De la main droite, introduisez l'entonnoir dans le bec sans brusquer le mouvement. En cas d'arrêt, retirez l'entonnoir et recommencez une seconde fois, car vous risqueriez d'obstruer la trachée. L'entonnoir placé, le cou bien tendu, la main gauche maintient le tout dans la position verticale.

De la main droite, prenez de la pâtée avec une louche et versez dans l'entonnoir jusqu'à ce que le jabot de l'animal soit plein. Ne lâchez pas le cou trop vite, la pâtée rejaillirait. Puis remplacez le Canard dans sa cage.

La gaveuse mécanique consiste en un réservoir muni d'un piston relié par une chaîne à une pédale. Ce piston refoule la nourriture dans un tuyau terminé par un tube en caoutchouc que l'on introduira dans le bec du Canard. La distribution de pâtée se fait aussi trois fois par jour.

Quelques minutes avant l'heure, versez 350 grammes de farine d'orge dans un seau. Délayez cette farine avec du petit lait pour former une pâtée sans grumeaux, très liquide. Pendant les trois premiers jours, le petit lait est coupé de moitié d'eau, et dans les trois derniers jours, ajoutez 25 grammes de graisse par sujet. La pâtée est versée dans le réservoir de la gaveuse. Prenez alors un sujet de l'épINETTE. Maintenez au moyen du petit doigt de la main droite la patte de droite contre le corps, pendant que le pouce et l'index enserrant les deux ailes. La main gauche, avec le pouce et l'index également, ouvre le bec en étirant le cou.

La volaille ayant le cou bien étendu, placez le bec devant le tube en caoutchouc, et enfoncez ce dernier en prenant les mêmes précautions que pour l'entonnoir. La main droite ne fait que suivre le mouvement, jamais elle ne le commande. La volaille doit être placée de façon à avoir toujours le jabot en vue. Appuyez ensuite sur la pédale, en ayant soin de vous guider exclusivement sur le jabot. Retirez le Canard, le cou toujours bien tendu, le bec maintenu légèrement fermé, et placez-le dans la cage vide.

Il arrive quelquefois que la quantité donnée est, par méprise, trop grande. L'animal est sur le point d'étouffer. Injectez-lui de l'eau dans le bec, et laissez-lui prendre un peu d'exercice dans la salle. Deux minutes après, il n'y paraîtra plus.

Continuez ainsi successivement et, l'opération finie, démontez la gaveuse pour la nettoyer minutieusement.

Dans toutes ces opérations, il faut évi-

ter de gaver un Canard lorsque son jabot contient encore de la nourriture du précédent repas, ce qui se remarque aisément, le cou formant bosse. La mort ferait son oeuvre en peu de temps, par suite de l'aigrissement des matières nutritives non digérées.

Tous les volatiles ne supportent pas également cet engraissement intensif, et chaque jour il faut examiner si la maladie ne fait pas son apparition: plumes hérissées, ailes traînantes. Les bêtes malades seront immédiatement retirées pour être tuées ou vendues.

—:0:—

La Vie Sportive

Après avoir traversé une période de marasme, l'Album Universel est passé ces jours derniers aux mains de deux hommes actifs et entreprenants qui vont lui donner une nouvelle et puissante impulsion, et qui en feront un journal que chaque famille, chaque particulier voudra lire. Rien de ce qui est susceptible d'intéresser le public ne sera négligé, et comme le sport occupe aujourd'hui une place très importante dans notre vie nationale, les nouveaux propriétaires de l'Album Universel se sont assurés les services d'un collaborateur compétent qui commentera dans chaque numéro du journal, les événements les plus intéressants de la semaine et donnera de très exactes informations sur ceux à venir. Le public trouvera dans la chronique de Lucien Tessier—pseudonyme voilant la personnalité de l'une de nos meilleures autorités en fait de sport—le public, disons-nous, trouvera dans la page de Lucien Tessier, tous les renseignements et toutes les nouvelles capables de l'intéresser.

Il y lira en même temps des appréciations impartiales des multiples sports de chaque jour ainsi que des préceptes de culture physique que chacun pourra mettre à profit.

LA DIRECTION.

* * *

Chez le National

Notre grande association Canadienne-française de sport, Le National a apporté, ces jours derniers, un changement important à sa constitution. Dorénavant, en effet, les directeurs du National au lieu d'être recrutés parmi les membres souscripteurs seront choisis parmi les membres à vie de notre association.

Jusqu'à dernièrement, le National ne comptait que des membres souscripteurs. Ceux-ci payaient \$4 par année dans le passé, et \$5 cette année. Il n'y avait pas de membres à vie. La direction ayant toutefois commencé la construction d'une maison pour le club,—édifice dont le besoin se faisait grandement sentir—dut trouver un moyen de réunir les fonds nécessaires pour

faire face aux dépenses encourues par son entreprise. C'est alors qu'elle songea à prendre des membres à vie qui feraient un versement de \$50.

Comme compensation pour ces derniers, il fut résolu que seuls les membres à vie pourraient devenir directeurs de l'Association. Du moins, c'est ce que proposait le bureau de direction actuel. La proposition a été soumise mercredi dernier à une assemblée générale des membres de l'Association. Les partisans de l'ancien système n'étaient pas nombreux, mais ils défendirent avec énergie, les droits des souscripteurs à \$5.

L'idée des directeurs qui voulaient mettre les membres à vie à la tête de notre association, prévalut cependant, et l'assemblée à une écrasante majorité décida que seuls les membres à vie pourraient devenir directeurs du National.

* * *

La Ligue Canadienne de l'Est

La Ligue Provinciale, fondée il y a huit ou neuf ans, par les rédacteurs de sport des journaux canadiens-français sera encore, cette saison, dans l'arène sous le nom modifié de Ligue Canadienne de l'Est.

Cette organisation se compose de la plupart des clubs qui formaient l'ancienne ligue provinciale: les Mascottes, St-Hyacinthe, Farnham, Ottawa et Valleyfield. La saison de la Ligue Canadienne de l'Est s'ouvrira le 19 du courant. Chaque club a déposé un montant de \$50 comme garantie de sa bonne foi, ce qui assure que les gérants feront tout leur possible pour remplir leurs engagements.

La saison promet d'être très prospère. De côté et d'autre, on s'est assuré les services des meilleurs joueurs semi-professionnels, de sorte que le public verra d'intéressantes exhibitions de base-ball. Il est certain que l'encouragement ne fera pas défaut. M. L. Laurin, gérant du club Valleyfield, qui a remporté le championnat l'an dernier, présidera cette saison aux destinées de la Ligue.

Le club Saint-Denis, fondé par M. Henri Gervais, qui a joué de si belles parties pendant deux ans, et qui faisait partie de la ligue n'existera pas cet été. Le parc Saint-Denis où le club avait ses joutes a été loué par les Stars, et faute de terrain où jouer, le gérant du Saint-Denis a dû abandonner l'espoir de mettre une équipe sur le champ. Cela est regrettable, car le Saint-Denis avait un splendide record, et était très populaire dans la partie nord de Montréal.

* * *

Les Courses au Trot

Le sport des courses au trot, l'un des sports les plus populaires chez les Canadiens-français, va forcément disparaître de Montréal, faute d'hippodromes.

Ceux qui voudront voir des courses cette saison, devront aller à St-Rémi, St-Hyacinthe, Joliette, ou encore à Malone, et autres villes américaines.

Le parc DeLorimier où ont eu lieu de si brillants "meetings" ces dernières années a été divisé en lots à bâtir et sera prochainement couvert de flats et de maisons de rapport. Tel a été le sort des autres pistes que nous avons eues auparavant, le parc Lépine, le parc Royal et le vieux Driving Park de la Pointe St-Charles.

Tous ces hippodromes qui eurent une heure de popularité ont dû disparaître et s'effacer devant le continuel empiètement des agents d'immeubles, devant la demande sans cesse croissante de logis pour le surplus de notre population.

Il est pénible que le public de Montréal pourtant si enthousiaste des courses au trot soit privé de son sport favori pendant longtemps.

Peut-être quelque entreprenant sportsman entreprendra-t-il un de ces jours de construire une piste à la Côte St-Luc ou ailleurs, mais il est certain que nous n'aurons pas de courses cet été, et que nous n'en aurons plus jamais au centre de Montréal. Tout le monde regrettera la disparition du Parc DeLorimier.

* * *

Les Courses au Galop

Si Montréal est privé de courses au trot, il n'en sera pas de même pour les courses au galop. L'on fera en effet, le mois prochain l'inauguration de la superbe piste du Montreal Jockey Club, à Cartierville. Le "meeting" qui durera quinze jours sera le plus important jamais tenu dans la métropole du Canada.

Toutes les meilleures écuries du pays et de l'Est des Etats-Unis prendront part à ces courses. Le nombre des purs sang que nous aurons occasion de voir dépassera certainement deux cents.

Parmi les plus célèbres nous mentionnerons "Glorifier," vainqueur du Carter Handicap, prix d'une valeur de \$10,000. Il n'y aura pas moins de six ou sept courses jour, et tout fait prévoir que les courses du Montreal Jockey Club remporteront un beau succès.

* * *

Le Concours Hippique

En attendant les courses de prix à Cartierville, les amateurs de sport hippique ont pu passer quelques heures agréables cette semaine au concours hippique à l'Aréna. Le concours qui s'est ouvert mercredi et ce terminera ce soir, a été un succès complet. Le nombre de chevaux qui y ont pris part est le plus fort vu depuis l'institution de cet événement sportif à Montréal. Et il est bon de noter que le concours est le huitième que nous avons ici.

* * *

L'art de conduire une automobile

Je n'ai point, assurément, la prétention, dans le cadre restreint d'une brève chronique, de tracer une sorte de catéchisme idéal du conducteur, catéchisme dans lequel tous les cas auraient été prévus et qui ne ren-

fermerait que des prescriptions inattaquables.

L'automobile est entrée dans nos mœurs, et on apprend couramment à conduire en deux heures: beaucoup de nos chauffards n'ont pas fait d'apprentissage plus long. Au bout de ce court espace de temps, ils connaissent bien les manoeuvres essentielles, savent qu'il faut débrayer pour passer d'une vitesse à une autre, savent également quelques autres formalités indispensables, mais apprennent fréquemment à leur dépens qu'il faut, en matière d'automobiles, comme en bien d'autres, graduer son instruction.

Il tombe sous le sens qu'avant sa sortie la voiture a été consciencieusement lavée, astiquée et préparée. Elle a son plein d'eau, d'essence et d'huile. Les lanternes ont leur plein de pétrole. Avant l'heure fixée pour le départ, le propriétaire de la voiture devra faire tourner un peu son moteur et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, si, pour une cause quelconque, le moteur fonctionnait peu, le propriétaire aurait le loisir de découvrir l'origine du mal et n'épouvanterait pas ses invités du spectacle d'un fou furieux, gesticulant et "impr-cationnant," bousculant le capot, dérangeant les bagages déjà installés pour soulever le plancher ou pour prendre quelque outil oublié sous un coussin. En second lieu, un moteur ayant un peu tourné est tout préparé à bien démarrer, le moment venu, et par surcroît la fluidité de l'huile de barbotage est rendue parfaite.

Pour effectuer cette manoeuvre de mise en marche, le conducteur doit vérifier que le robinet d'arrivée d'essence est ouvert, que le contact est mis, les fils de magnéto et d'allumage aux cylindres étant bien en place; il doit s'assurer d'une manière certaine que le levier des vitesses est au point mort et que le levier de frein à main est dans la position de serrage à fond: enfin, la manette d'avance à l'allumage doit être au maximum de retard.

Il va sans dire que si la voiture est pourvue d'un réservoir sous pression, la première manoeuvre à faire est de donner de la pression sur l'essence, afin qu'elle puisse arriver au carburateur.

Ayant embrayé la manivelle, le conducteur fait effort sur elle du bas vers le haut, de manière à éviter toute fracture du bras pouvant résulter d'un retour d'allumage: si on fait effort du haut vers le bas et qu'un retour se produise, le poignet est inévitablement retourné, d'où foulure: si le bras résiste, il y a fracture connue des chirurgiens sous le nom de fracture des chauffeurs.

Si le retour d'allumage se produit quand on fait effort de bas en haut, la manivelle est violemment arrachée de la main du conducteur, sans qu'il s'ensuive généralement de foulure ou de fracture.

Le moteur tournant ainsi, le conducteur vérifie le débit des graisseurs qu'il règle s'il y a lieu, s'assure que tout va bien, donne un coup de clef à tel écrou qui se desserre

fréquemment, un coup d'oeil à telle goupille qui flanche.

Les voyageurs étant tous installés, le conducteur monte le dernier à sa place. Il doit le faire par le côté des leviers et ne jamais déranger l'invité qui se trouve à côté de lui, sur le second siège d'avant. Sans doute, dans la plupart des voitures, cette entrée par le côté des leviers ne va pas sans quelque gymnastique; mais on se demande pourquoi les constructeurs ont voulu ainsi barrer le chemin de dégagement au conducteur. Exigeons d'eux des emplacements de leviers qui nous permettent de sortir par la droite sans être exposés à nous rompre les reins.

Pour démarrer proprement en général, il faut évidemment que la progressivité de l'embrayage soit autre chose qu'un vain mot, mais il faut aussi que la manoeuvre soit bien faite. On commence par desserrer à fond le levier de frein, on appuie sur la pédale de débrayage et on pousse le levier des vitesses dans la position de première vitesse.

Cela fait, le moteur tournant étranglé, on abandonne progressivement la pédale et l'emprise de l'embrayage se faisant peu à peu, on augmente peu à peu l'introduction de gaz, soit par manoeuvre de la manette, soit par celle de la pédale d'accélérateur. Quand cette double manoeuvre est bien exécutée, on obtient un démarrage à la fois très souple et très rapide.

Pour passer d'une vitesse à une vitesse supérieure, il faut débrayer, étrangler les gaz. Il y a là cinq opérations qui se font quasi-simultanément, en moins de temps, en tout cas, qu'il n'en faut pour l'écrire.

Quand on vaudra passer d'une vitesse à une vitesse inférieure, pour escalader une côte, par exemple, le conducteur devra effectuer la même manoeuvre de débrayage antérieure à celle de déplacement du levier de vitesse, mais s'il opère promptement, il a tout intérêt à ne pas étrangler les gaz.

Il va de soi que sur la route la plus grande prudence est recommandable. Méfiez-vous des gens qui conduisent avec les freins. Tôt ou tard, ils auront un accident grave.

Un bon conducteur doit en arriver à ne jamais se servir de ses freins. Si paradoxale que cette affirmation puisse paraître, je suis bien convaincu que tous les grands touristes la ratifieront. Les freins, répétons-le, ne doivent servir que dans des cas indépendants de la volonté du conducteur: cheval affolé, enfant imprudent, etc. Encore faut-il noter qu'à l'approche de toute cause susceptible d'avoir de mauvaises conséquences, le conducteur doit avoir suffisamment ralenti pour être certain de s'arrêter sur une très courte distance. Dans ce cas, un conducteur adroit évitera toujours le grave accident.

Dans l'art de conduire, l'exacte appréciation des distances entre pour une large part il est nécessaire de posséder par surcroît, ce qu'on nomme en argot hippique la

science du train, je veux dire la connaissance suffisamment approchée de la vitesse à laquelle on roule.

Il va de soi que le conducteur doit bien posséder son code de la route: ne s'approcher que lentement d'un croisement de routes, quand la voie transversale est cachée et ne rebrousser chemin qu'après s'être assuré qu'il ne vient personne derrière lui. Quoi qu'il en soit, et préalablement à tout changement de direction, il est rigoureusement indispensable de lever la main, par manière de précaution.

Rendu à destination, le conducteur pour arrêter étrangle le gaz, débraye et laisse courir la voiture sur sa lancée: cette manoeuvre doit être faite d'assez loin pour que la manoeuvre du frein ne soit qu'accessoire. Le véhicule étant arrêté, on met le levier des vitesses au point mort, on serre le frein à main, puis on abandonne la pédale d'embrayage.

Pour arrêter le moteur, on peut soit obturer l'arrivée d'essence, soit couper le courant d'allumage. La seconde manoeuvre est préférable parce qu'elle rend plus aisé un départ subséquent du moteur.

Lucien TESSIER.

—:o:—

LA BONNE SOUFFRANCE

Ne gaspillons jamais nos Larmes
Nous les regretterons un jour
Car elles sont de bonnes armes
Contre la tristesse et l'amour...
—Pleure, pauvre homme: il faut pleurer!—
Lorsque le Malheur veut entrer
C'est en vain que tu le repousses!
Pleure, tout doux et sans secousses:
Les Larmes sont douces
A qui sait pleurer!

Ne maudissons pas la Souffrance
Quand elle nous visitera
Car la bonne fée, Espérance,
Par la même porte, entrera...
—Souffre pauvre homme: il faut souffrir!
Pour mieux goûter et mieux chérir
Le Bonheur que le sort te donne
Souffre, sans envier personne:
La Souffrance est bonne
A qui sait souffrir!

N'ayons point peur de la Camarde
Quand elle nous dira: Viens-t-en!
Lorsque, derrière elle, on regarde
On n'aperçoit pas le néant...
—Allons, pauvre homme! il faut mourir!—
Tes yeux vont bientôt se rouvrir,
Ferme doucement ta paupière:
La Mort est légère
A qui sait mourir!

Théodore BOTREL.

—:o:—

La gloire est comme un rond sur l'eau,
qui va toujours grandissant, jusqu'à ce qu'il se disperse en rien du tout.—Shakespeare.

Le Charnier du Chemin-Vert

Il est des criminels-types dont les noms demeurent et servent à désigner une espèce. L'empoisonneuse de jadis, c'est la Brinvilliers; l'empoisonneuse moderne, c'est Mme Lafarge. Le dynamiteur, c'est Ravachol; le voleur-assassin, c'est Troppmann.

De celui-là, le forfait est sans pareil: "Crime atroce, horribles détails, véritable boucherie, cynisme effrayant", ces clichés dont abusent de nos jours les manchettes de journaux deviennent ici les formules nécessaires pour caractériser la tragédie sanglante qui terrifia Paris en septembre 1860.

Les préoccupations, certes, étaient ailleurs en ces derniers temps de l'Empire. La badauderie publique n'avait pas besoin de chercher de prétextes de causerie. Pour ne point sortir du domaine judiciaire, faut-il rappeler que le procès Baudin n'était alors vieux que de quelques mois, et que trois mois plus tard Victor Noir allait être tué par le prince Pierre Bonaparte? Pourtant, durant tout un trimestre, de la révélation du crime à l'exécution du coupable, on ne parla guère à Paris que de Jean-Baptiste Troppmann, cet assassin de vingt ans qui, pour lui voler quelques billets de mille francs, avait anéanti toute une famille de huit personnes, père, mère, enfants et avait poursuivi pendant tout un mois, avec une ténacité inouïe, l'accomplissement de son terrible projet.

La découverte des victimes

Dès la découverte des cadavres, on s'effara:

Le matin du 20 septembre, en passant au bord d'un petit champ de luzerne à Pantin, au lieu dit "le Chemin-Vert", un cultivateur de la Villette (il y avait encore des cultivateurs à la Villette et des champs de luzerne à Pantin) aperçut une trainée de sang. Il examina la terre souillée et crut remarquer des traces de cervelle... Près du sentier, un mouchoir blanc sortait à demi du sol labouré fraîchement... L'homme donne un coup de bêche: une tête d'enfant apparaît. Il court appeler la police. Elle arrive avec des pelles et des pioches. On relève le cadavre découvert par le passant. C'est celui d'un petit garçon de 6 à 8 ans. Il porte au cou trois blessures, il a été frappé par derrière, à l'improviste, semble-t-il. Il ne porte nulle trace de violence...

On creuse le champ, un autre cadavre d'enfant, puis un autre apparaissent, puis un corps de femme, puis deux enfants encore: en tout six cadavres sont trouvés: quatre garçons de 6, 8, 10 et 13 ans environ, une toute petite fille et la mère, une femme de 35 ans "bourgeoisement vêtue". Un seul enfant porte une blessure à la main qui marque un mouvement de défense.

Toutes les autres victimes ont été prises à l'improviste. Trois ont été "saignées" au cou, par derrière, à coups d'un long couteau. Trois autres ont été assommées, puis étranglées, puis défigurées. L'assassin s'est acharné avec furie sur les corps. Celui de la femme porte trente blessures, faites la plupart après la mort, causée par le premier coup.

Au milieu d'une foule horrifiée que la troupe appelée pour la maintenir contient à grande peine, on conduit les six cadavres à la Morgue. Ils y sont bientôt reconnus à leurs vêtements par un hôtelier du boulevard Denain, près de la gare du Nord. Cette femme et ces enfants sont descendus la veille chez lui, à l'Hôtel du Chemin de fer du Nord, et la mère a donné son nom: Mme Jean Kinck, de Roubaix.

Les Kinck sont connus dans cette ville et la police a vite fait d'être renseignée. Le père y était établi mécanicien et y faisait de bonnes affaires. La famille se composait de huit personnes, les six victimes découvertes, Jean Kinck, le père, et le fils aîné, Gustave, un garçon de 16 ans. Ce dernier avait quitté Roubaix depuis quelques jours. Quant au père, il était parti le mois précédent faire un voyage en Alsace.

D'Alsace, il semblait être revenu à Paris, puisque l'avant-veille de la sinistre découverte du champ de luzerne, un voyageur s'était fait inscrire, au nom de Kinck, à ce même hôtel du boulevard Denain où Mme Kinck avait laissé son adresse. A partir de ce moment, on perdait sa trace.

Singulière coïncidence! Et, depuis trois jours que les journaux parlaient du "charnier du Chemin-Vert", n'était-il pas surprenant que ce mari, ce père, ne donnât pas signe de vie?

Presque sans doute possible, c'était lui l'assassin?

Qu'en soupçonnant Jean Kinck, on fût sur la bonne piste, c'est ce que parut tout d'abord confirmer le hasard d'une arrestation faite au Havre, le 23 septembre.

Ce jour-là, un jeune homme de 20 ans, arrivé récemment dans la ville, était sur le port abordé par un gendarme. Ses démarches pour se procurer à prix d'or un état civil, afin de pouvoir s'embarquer pour l'Amérique, avaient paru suspectes. A la vue du gendarme, il se trouble. On l'interroge, on lui demande pourquoi il cherche à dissimuler une blessure qu'il porte à la main. Le jeune homme ne répond pas, d'un bond il se jette à la mer.

Un calfat, témoin de la scène, s'élance pour le repêcher. Il n'y arrive qu'à grand peine. Le jeune homme lutte désespérément pour n'être pas sauvé. On réussit cependant à le tirer de l'eau et on le transporte, évanoui, à l'hôpital.

On profite de sa syncope pour le fouiller, et quand il revient à lui, on lui demande s'il ne se nomme pas Jean Kinck, comme semble l'indiquer les titres de propriété, valeurs et autres papiers à ce nom trouvés dans ses vêtements et ses chaussettes. A

cette question, il s'évanouit encore. Puis, s'étant remis et ayant réfléchi, il fournit cette explication:

Il ne s'appelait pas Jean Kinck. Il se nommait Jean-Baptiste Troppmann. Il était mécanicien comme Jean Kinck, son ami, comme Jean Kinck le meurtrier des siens. Les détails du crime, il ne les connaissait que trop.

Il avait été le témoin impuissant de l'assassinat de Mme Kinck et de ses enfants. Jean Kinck avait un complice: son fils aîné Gustave. Le mari avait tué sa femme à qui il ne pardonnait pas ses infidélités. Gustave avait étranglé l'un de ses frères et l'une de ses soeurs. Puis Jean Kinck avait assommé les autres enfants à coups de pioche. Lui, Troppmann, épouvanté de ce carnage, n'avait songé qu'à fuir. Mais Mme Kinck, en se débattant, s'était accrochée à lui. D'où la blessure qu'il portait à la main.

Le massacre accompli, contait encore Troppmann, Jean Kinck avait remis à son ami ses papiers et ses valeurs, en le chargeant d'aller sans retard au Havre, lui ménager les moyens de passer en Amérique.

Mis au courant, par les journaux, des soupçons de la police sur Jean Kinck, Troppmann faisait ainsi, très habilement, cadrer ses explications avec ces soupçons, espérant que, de la sorte, on ne regarderait pas de trop près aux invraisemblances de son récit.

Elles éclatèrent, ces invraisemblances, en autant de charges contre Troppmann, lorsque le cadavre de Gustave Kinck, assassiné lui aussi, fut déterré dans le même champ de Pantin que ses frères et soeurs.

Gustave Kinck avait été tué d'un coup de couteau,—on retrouva le couteau planté dans son cou,—puis, comme les autres victimes, défiguré par d'autres blessures.

A la vérité, Troppmann qui s'attendait à cette découverte, n'en fut pas tout d'abord démonté. Il tenait prête une explication supplémentaire:

—Comment! s'écria-t-il, le père Kinck a aussi tué Gustave! Il ne me l'avait pas dit!

Mais ce que Troppmann n'avait pas prévu, c'était que l'autopsie démontrerait que Gustave avait été assassiné avant ses frères et sa soeur. L'accusé avait donc menti en l'accusant d'être le complice du père Kinck.

Dès lors, il apparaissait avec évidence, que Troppmann était au moins complice de la tuerie du champ de luzerne, peut-être l'unique meurtrier de Gustave, de Mme Kinck, des cinq petits enfants. Et, dès lors, n'était-il pas permis de se demander s'il n'avait pas également assassiné le père Kinck, que l'on ne retrouvait toujours pas?

...C'était bien lui qui les avait assassinés tous les huit! A la veille d'être renvoyé devant les juges, Troppmann avoua que le père Kinck, comme les autres, avait été assassiné par lui, et il indiqua l'endroit où l'on retrouverait son cadavre, en Alsace.

(A Suivre)

POUR RIRE

Nos petits diables



—Décidément, encore un projet sous l'eau. On ne parle plus du tunnel sous la Manche. On aurait pu croire qu'il avait fait un grand pas.
—Oui, le Pas du Calais.

M. Toto s'efforce depuis une demi-heure de trouver la solution de son dernier problème: impossible; il ne la trouve pas.

A la fin, il demande assistance à son papa, en lui avouant son ignorance.

Le papa examine la donnée, la retourne en tous sens, réfléchit longuement et finalement la rend à son fils, en disant:

—Ma foi, je n'y comprends rien non plus, moi.

Et M. Toto avec amertume:

—Alors, comme ça, demain je serai puni parce que tu ne sais pas compter?...



Le bridge fait de plus en plus fureur. Aperçu en pleine mer trois naufragés faisant leur partie!
L'essentiel est de ne pas perdre la carte.

On vante, devant Crétinot, Mlle X... qui vient de mourir.

—C'était une véritable artiste, dit une des personnes présentes.

—Mais enfin, que faisait-elle? demande Crétinot.

—Elle peignait.

—Une artiste capillaire, alors?



A l'Opéra.
—Oui, Monsieur le régisseur, des réformes et encore des réformes! Qu'on interdise les coulisses aux abonnés!
—Que vont-ils dire? Ah! Monsieur Briand, vous n'avez pas l'amour du Foyer.



Réforme.
—Si vous refusez d'obéir, c'est le conseil de guerre.
—Y'en n'a plus m'n adjudant!
—Eh bien, ce sera le juge de paix!



Nouveau titre de la femme cocher:
La Reine des rens.



—Votre loi de l'impôt sur le revenu passera d'un jour à l'autre, mon cher Caillaux, ça ne tient qu'à un cheveu.
—Oui, mais pas un des miens!

—Comment! tu ne les as pas rencontrés sur la plage?

—Non... il y avait tant de monde que je n'ai vu personne.



Au salon militaire.
—Très jolie, cette peinture; c'est malheureux qu'il n'y ait que la toile...
—Dame! à un Salon militaire on peut rencontrer des "hors-cadre."



A la Présidence.
—Ça n'a l'air de rien, ce petit voyage à Lyon, mais va falloir trouver un mot aimable pour le saucisson!

—Dis-moi, petite mère, il fait noir la nuit, n'est-ce pas?

—Oui, mon enfant.

—Mais alors, comment se peut-il que tu aies passé, comme tu dis, une nuit blanche?

PROF.
M. E. Ratelle
Pédicure
Chiropediste
— 16 ANS —
d'Expérience.
Spécialiste pour
les MALADIES des
Pieds, Ongles,
Incarnés, Verrues,
Excroissances, Etc.
Heures
du Dimanche de
9 hrs A. M. à
2 hrs P. M.
Au 1er Mai
163, ST-DENIS
1 Rue Logoucheville
Ouest, Montréal.
Mme M. E. Ratelle
Massage
de la Figure et
Manicure.




ROBINSON CRUSOE
PAR Daniel DE FOE (1)

(Suite)

De cette manière nous quittâmes Lisbonne, bien montés et bien armés, formant une petite troupe assez leste, qui me faisait l'honneur de m'appeler son capitaine, à cause de mon âge.

Comme je ne suis entré dans le détail d'aucun de mes voyages par mer, je ne ferai pas non plus un journal exact de mon voyage par terre. Je m'arrêterai seulement à quelques aventures qui me paraissent dignes de l'attention du lecteur.

Quand nous vîmes à Madrid, nous résolûmes de nous arrêter quelque temps pour voir le tour d'Espagne, et tout ce qu'il y a de plus remarquable; mais l'automne étant arrivé, nous nous pressâmes de sortir de ce pays, et nous abandonnâmes Madrid environ au milieu d'octobre. En arrivant sur les frontières de la Navarre, nous fûmes fort alarmés en apprenant qu'une si grande quantité de neige y était tombée du côté de la France, que plusieurs voyageurs avaient été obligés de retourner à Pampelune après avoir tenté vainement de passer les montagnes en s'exposant aux plus grands hasards.

Arrivés à Pampelune, nous trouvâmes que cette nouvelle n'était que trop fondée: nous y sentîmes un froid insupportable, surtout pour moi qui étais accoutumé à vivre dans les climats si chauds, qu'à peine y peut-on souffrir des habits. J'y étais d'autant plus sensible, que dix jours auparavant nous avions passé par la vieille Castille dans un temps extrêmement chaud. On peut imaginer si c'était un grand plaisir pour moi d'être exposé aux vents qui venaient des Pyrénées, et qui causaient un froid assez rude pour engourdir nos doigts et geler nos oreilles.

Le pauvre Vendredi était encore le plus malheureux de nous tous, en voyant pour la première fois de sa vie des montagnes couvertes de neige, et

en sentant le froid, choses inconnues pour lui jusqu'alors.

La neige cependant continuait toujours à tomber avec violence, et pendant si longtemps, que les passages qui jusqu'alors avaient été difficiles, devinrent absolument impraticables. La neige était d'une hauteur prodigieuse, et n'ayant point acquis de la fermeté par une forte gelée, comme dans tous les pays septentrionaux, elle faisait courir aux voyageurs, à chaque pas, le risque d'y être enterrés tout vifs.

Nous nous arrêtâmes pour le moins une vingtaine de jours à Pampelune; mais persuadés que l'approche de l'hiver ne mettrait pas nos affaires en meilleur état (aussi était-ce par toute l'Europe l'hiver le plus cruel qu'il y ait eu de mémoire d'homme), je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, et de passer de là par mer à Bordeaux, ce qui n'était qu'un très-petit voyage.

Pendant que nous étions à délibérer là-dessus, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre gentilshommes français qui, ayant été arrêtés du côté de la France, comme nous du côté de l'Espagne, avaient eu le bonheur de trouver un guide qui, traversant le navs du côté du Languedoc, leur avait fait passer les montagnes par des chemins où il y avait peu de neige et où du moins elle était assez durcie par le froid pour soutenir les hommes et les chevaux.

Nous fîmes chercher ce guide, qui nous assura qu'il nous mènerait par le même chemin sans avoir rien à craindre de la neige; mais que nous devions être assez bien armés pour pouvoir nous défendre contre les bêtes féroces et surtout contre les loups qui, devenus furieux faute de nourriture, se faisaient voir par troupes au pied des montagnes. Nous lui dîmes que nous ne craignions rien de ces animaux, pourvu qu'il nous pût mettre l'esprit en repos sur certains loups à deux jambes que nous étions en grand danger de rencontrer, à ce qu'on nous avait assuré, du côté des montagnes qui regardent la France.

Il nous répondit que nous ne serions point exposés à ce danger dans la route par laquelle il nous mènerait; et là-dessus nous nous déterminâmes à le suivre, et le même parti fut pris par douze cavaliers français avec leurs valets, qui avaient été obligés de revenir sur leurs pas.

Nous sortîmes de Pampelune le 15 de novembre, et nous fîmes d'abord bien surpris de voir notre guide, au lieu de nous mener en avant, nous faire retourner, l'espace de vingt milles anglais, dans le même chemin par lequel nous étions venus de Madrid; mais ayant passé deux rivières, et traversé un climat fort chaud et fort agréable, où l'on ne découvrait pas la moindre neige, il tourna tout d'un coup du côté gauche, et nous fit rentrer dans les montagnes par un autre chemin. Nous y aperçûmes des précipices dont la vue faisait frissonner; mais il sut nous conduire par tant de détours, qu'il nous fit passer la crête des montagnes sans que nous en sussions rien, et sans que nous fussions fort incommodés de la neige; et tout d'un coup il nous montra les agréables et fertiles

CORSINE
DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT
Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du système Corsine.
Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.
Demandez le livre (gratis) et envoyez 7c de timbres-poste à
The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



provinces du Languedoc et de la Gascogne, qui frappaient nos yeux par une charmante verdure. Il est vrai que nous les voyions à une grande distance de nous, et qu'il fallait encore faire bien du chemin avant d'y entrer.

Nous éprouvâmes pourtant un jour une vive contrariété en voyant tomber la neige, avec une telle abondance, qu'il nous fut impossible d'avancer; mais notre guide nous donna courage, en nous assurant que toutes les difficultés de la route seraient bientôt surmontées. Nous trouvâmes effectivement que chaque jour nous descendions de plus en plus, et que nous avançions du côté du nord, ce qui nous donna assez de confiance en notre guide pour continuer hardiment notre voyage.

Il nous arriva dans ce trajet une aventure assez remarquable. C'était environ deux heures avant le coucher du soleil. Nous nous hâtions d'arriver à notre gîte quand nous vîmes sortir d'un chemin creux, à côté d'un bois épais, trois loups monstrueux, suivis d'un ours. Comme notre guide nous avait assez devancés pour être hors de notre vue, deux de ces loups se jetèrent sur lui, et si nous eussions été seulement éloignés d'un demi-mille anglais, il aurait été certainement dévoré avant que nous eussions été en état de lui donner du secours. L'un de ces animaux s'attacha au cheval, et l'autre attaqua l'homme avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de se saisir de ses armes à feu; il se contenta de pousser des cris épouvantables. Comme Vendredi était le plus avancé de nous tous, je lui dis d'aller à toute bride voir ce que c'était. Dès qu'il découvrit de loin ce dont il s'agissait, il se mit à crier: "O maître! maître!" mais il ne laissa pas de continuer son chemin tout droit vers le pauvre guide, et, en garçon plein de courage, il appuya son pistolet contre la tête du loup qui s'était attaché à l'homme, et le fit tomber roide mort.

C'était un grand bonheur pour le pauvre guide que Vendredi, étant accoutumé dans sa patrie à ces sortes de bêtes, ne les craignait guère, ce qui l'avait rendu assez hardi pour tirer son coup de près; au lieu que quelqu'un de nous, tirant de plus loin, aurait couru risque ou de manquer le loup, ou de tuer l'homme.

Aussitôt que le loup qui avait attaqué le cheval, vit son camarade à terre, il abandonna sa proie et s'enfuit.

Heureusement il s'était attaché à la tête du cheval, où ses dents, rencontrant les bossettes de la bride, n'avaient pu porter des coups bien dangereux. Il n'en était pas ainsi de l'homme, qui avait reçu deux morsures cruelles, l'une dans le bras, et l'autre au-dessus du genou, et qui avait été sur le point de tomber de son cheval qui se cabrait, dans le moment où Vendredi était venu si heureusement à son secours.

On croira facilement qu'au bruit du coup de pistolet de mon sauvage nous avions tous doublé le pas autant qu'un chemin extrêmement raboteux pouvait nous le permettre.

A peine nous étions-nous débarrassés des arbres qui nous barraient la vue, que nous vîmes distinctement ce qui venait d'arriver, sans pourtant pouvoir distinguer d'abord quelle espèce d'animal Vendredi venait de tuer.

Mais voici un autre combat bien plus surprenant: il se donna entre Vendredi et l'ours dont je viens de parler, et nous divertit beaucoup, quoiqu'au commencement nous en fussions fort alarmés. Il sera bon, pour l'intelligence de cette aventure, de la faire

**Pour Chasser
Les Rhumes
Du Printemps**

Prenez le Sirop de Mathieu au Goudron et à l'Huile de Foie de Morue. C'est un tonique sans égal qui vous prémuniera contre les rhumes. Guérissez donc les rhumes en prenant le

**Sirop
Mathieu**

Au Goudron et à l'Huile de Foie de Morue

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

35e La Grosse Boutelle

La Compagnie J. L. Mathieu, Prop. SHERBROOKE, P. Q.

L. Chapat Fils & Cie

Agents Généraux. Montréal

(1) Voir le No 1181 de l'Album Universel et les suivants.



Cie GENERALE TRANSATLANTIQUE
De New York au Havre (France)

*LA TOURAINE 16 Mai
*LA GASCONE (supplémentaire) 18 "
*LA PROVENCE 23 "
*LA LORRAINE 25 "
*LA SAVOIE 30 "
*LA SAVOIE 6 Juin
*LA PROVENCE 13 "
*Paquebot à six hélices.
Géon Trudeau & Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame-Ouest, Montréal.

On ne saurait aimer trop de choses et trop peu de gens.



LA NOUVELLE VOIE DU
SAGUENAY

De Québec au Lac St-Jean et Chicoutimi
A travers les Montagnes Laurentides
Et les endroits de Pêche au Nord de Québec.

Par le Chemin de Fer du Lac St-Jean

et retour de Chicoutimi à Québec par les vapeurs du Saguenay.
L'Hôtel Roberval, au Lac St-Jean, peut loger 300 personnes.
Un magnifique guide illustré gratis sur demande à

ALEX HARDY,
Agent des Passagers, Québec.

Les enveloppes datent de 1839.



Tél. Bell EST 2141
Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULE MENT. Pour Joliette et Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers.

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

précéder d'une courte description du caractère de messieurs les ours. On sait que l'ours est un animal grossier et pesant, et tout à fait incapable de galoper comme le loup, qui est fort léger et très alerte; mais on ignore peut-être qu'il a deux qualités essentielles, qui font la règle générale de la plupart de ses actions.

Premièrement, comme il ne considère pas l'homme comme sa proie, à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel, il ne l'attaque que quand il en est le premier attaqué. Si vous le rencontrez dans un bois, et que vous ne vous méliez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas les vôtres; mais ayez bien soin de le traiter avec beaucoup de politesse, et de lui laisser le chemin libre; car c'est un personnage fort pointilleux, qui ne voudrait point s'abaisser jusqu'à faire un seul pas hors de sa route, fût-ce pour un roi. S'il vous fait peur, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de détourner les yeux, et de continuer votre chemin; car si vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourrait bien s'en offenser; mais si vous étiez assez hardi pour lui jeter quelque chose, et que cette chose le touchât, ne fût-ce qu'un morceau grand comme le doigt, soyez sûr qu'il le prendrait pour un affront sanglant, et qu'il abandonnerait toutes ses autres affaires pour en tirer vengeance, car il est extrêmement délicat sur le point d'honneur; c'est là sa première qualité.

Il en a encore une autre, qui est tout aussi remarquable; c'est que s'il se fourre dans l'esprit que l'avez offensé, il ne vous quittera ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il en ait satisfaction, et que l'affront soit lavé dans votre sang.

Je reviens au combat dont j'ai promis la relation. A peine Vendredi eut-il aidé notre guide, encore plus affrayé qu'il n'était blessé, à descendre de cheval, que nous vîmes l'ours sortir du bois, et je puis protester que je n'en ai jamais vu d'une taille plus monstrueuse.

Nous étions tous un peu effrayé à sa vue, hormis Vendredi, qui, marquant dans toute sa contenance beaucoup de joie et de courage, s'écria:

"O maître, maître, vous me donner congé, moi lui toucher dans la main, moi vous faire bon rire!"

—Que voulez-vous dire, grand fou que vous êtes? lui dis-je. Il vous mangera.

—Lui manger moi? lui manger moi? répondit-il. Moi manger lui, vous tous rester là, moi vous faire donner bon rire."

Aussitôt le voilà à bas de cheval, il ôte ses bottes dans le moment, chaussa une paire d'escarpins qu'il avait dans sa poche, donna son cheval à garder à son valet, se saisit d'un fusil, et se met à courir comme le vent.

L'ours cependant se promenait au petit pas, sans songer à malice, jusqu'à ce que Vendredi, s'en étant approché, commença à lier conversation avec lui, comme si l'animal était capable de l'entendre:

"Ecoute donc, lui cria-t-il, moi te vouloir parler un peu." Pour nous, nous le suivions à quelque distance; nous étions déjà descendus des montagnes du côté de la Gascogne, et nous

nous trouvions dans une vaste plaine où pourtant il y avait une assez grande quantité d'arbres parsemés çà et là.

Vendredi étant, pour ainsi dire, sur les talons de l'ours, ramassa une grosse pierre, la jeta à cet affreux animal et l'atteint juste à la tête sans néanmoins lui faire plus de mal que si le caillou avait donné contre une muraille. Aussi il n'avait d'autre but que de se faire poursuivre par l'ours, et de nous donner bon rire, selon sa manière de s'exprimer. L'ours, selon sa louable coutume, ne manqua pas d'aller droit à lui en faisant des pas si terribles que, pour les suivre, on aurait dû mettre son cheval au petit galop.

Il n'avait garde cependant d'attraper Vendredi, que je vis, à mon grand étonnement, prendre sa course de notre côté, comme s'il avait besoin de notre secours, et nous préparâmes à faire feu sur la bête tous en même temps, pour délivrer Vendredi de ses griffes. J'étais pourtant dans une furieuse colère contre lui pour avoir attiré l'ours sur nous, dans un moment où cette affreuse bête ne songeait qu'à aller droit son chemin.

"Cela s'appelle-t-il nous faire rire? lui dis-je; viens vite, et prends ton cheval, afin que nous puissions tuer ce maudit animal que tu as mis à nos trousses."

—Point, point, répondit-il tout en courant, non tirer, vous point bouger, vous avoir grand rire."

Comme il courait deux fois plus vite que l'ours, et qu'il y avait encore un assez grand espace entre l'un et l'autre, il se dirigea tout d'un coup à côté de nous, vers un grand chêne qui lui paraissait propre à l'exécution de son projet, et nous faisant signe de le suivre, il met bas son fusil à quelque pas de l'arbre, et il y grimpe avec une adresse étonnante. Nous suivions cependant, à quelque distance, l'ours irrité qui prenait le même chemin, étant approché de l'arbre, il s'arrêta auprès du fusil, le flaira, et le laissant là, il se met à grimper contre le tronc de l'arbre à la manière des chats, quoiqu'il fût d'une pesanteur extraordinaire. (A suivre)

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED"

(Le train le plus confortable et le plus rapide, au Canada)

Laisse Montréal, 9.00 a.m. tous les jours, arrive à Toronto, à 4.20 p.m., à Hamilton, à 5.20 p.m., aux Chutes Niagara, à 6.35 p.m., à Buffalo, à 8.25 p.m., à London, à 7.47 p.m., à Détroit, à 8.50 p.m., à Chicago, à 7.42 a.m. Luxueux service de Café et Char Pullman attachés à ce train.

MONTREAL ET D'OTTAWA

(Trois heures sur chaque parcours)
Laisse Montréal, 8.30 a.m. 13.40 p.m. 7.30 p.m.
Laisse Ottawa, 8.30 a.m. 13.30 p.m. 5.00 p.m.
Chars Parloirs à tous les trains. — Buffet sur le train de 5.00 p.m. venant d'Ottawa.

MONTREAL ET NEW-YORK

Laisse Montréal, 18.45 a.m. 11.10 a.m. 7.40 p.m.
Arrive à New-York, 18.00 p.m. 11.00 p.m. 7.18 a.m.
Chars Parloirs aux trains du jour. Chardortoir Pullman au train de nuit.

MONTREAL, BOSTON ET SPRINGFIELD

Ls. Montréal, 9.01 a.m. Ls. Montréal, 78.00 a.m.
Ls. Montréal, 9.40 p.m. Ls. Montréal, 78.15 p.m.

MONTREAL ET PORTLAND

Ls. Montréal, 9.01 a.m. Ls. Montréal, 78.00 a.m.
Ls. Montréal, 9.40 p.m. Ls. Montréal, 78.15 p.m.

Chars parloirs et directs aux trains du jour. Chars parloirs Pullman aux trains de nuit.
*Tous les jours. *Tous les jours, excepté le dimanche.
Bureaux des billets: 137, St-Jacques, Tel. Main 100 et 491, ou à la Gare Bonaventure.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 9.00 a.m., 27.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, 8.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 8.30 a.m., 10.00 p.m.
OTTAWA, 8.45 a.m., 29.40 a.m., 10.00 a.m., 11.00 p.m., 11.15 p.m.
SHERBROOKE, 8.30 a.m., 10.45 p.m., 11.15 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.-B., 8.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, 29.40 a.m., 29.40 p.m.
VANCOUVER, 29.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, 8.55 a.m., 22.00 p.m., 11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, 8.55 a.m., 22.00 p.m., 11.30 p.m., 11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, 2.00 p.m.
OTTAWA, 8.20 a.m., 10.00 p.m.
JOLIETTE, 8.30 a.m., 10.55 a.m., 11.00 p.m.
ST. GABRIEL, 8.45 a.m., 10.00 p.m.
ST. AGATHE, 18.45 a.m., 10.15 a.m., 11.45 p.m.
NOMINGUE, 18.45 a.m., 11.45 p.m.

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les dimanches, (L) Mardi, jeudi et samedi, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien, excepté le samedi. (I) Samedi seulement.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

Bureau en ville: 129 rue Saint-Jacques, près du Bureau de Poste. A. E. Lalande, agent.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE

Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE

7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE

7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE

7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE

9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

L'amitié des sots est encore plus dangereuse que leur haine.

ANTI-KOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Si vous voulez obtenir une
Pâtisserie à l'arôme délicat,
Employez toujours
Les Extraits Culinaires
de Jonas

Ce sont les **Meilleurs**
Les plus **Economiques**
Vendu sur le
Marché



Le Gracieux Développement
de la Poitrine

qui assure une **Taille éle-**
gante, est obtenu par l'u-
sage des fameuses

PILULES PERSANES
de **TEWICK HAZIZ**
(Téhéran, Perse)

Femmes et Jeunes Filles
usez-en !
Elles font merveilles !

\$1.00 la boîte, 6 boîtes
pour \$5.00

Société des Produits Persans
—DEPARTEMENT C—
BOITE POSTALE 1031
MONTREAL




HOTEL DU LAC ST-JOSEPH
—LAC ST-JOSEPH—

50 minutes seulement de Québec.

OUVERTURE LE 15 JUIN 1907

Canotage, Pêche, Grève magnifique pour
les baignades, Terrains de Golf, Lawn Tennis, etc.
Orchestre excellent, bon service de trains.
S'adresser à
JULIAN E. PRIEST, Gérant,
Au Chemin de Fer du Lac St-Jean, Québec

On est toujours petit quand on n'est
grand que par la vanité.

La résolution est comme une an-
guille: on la prend aisément, le diable
est de la tenir.

L'homme vit du malheur d'autrui et
meurt du sien.

On garde l'espérance jusqu'à sa
mort.

Pour être Habillé
Chiquement

Adressez-vous chez

Arthur Leclerc

Tailleur Up to Date

190 Sainte-Catherine Est
Tél. Bell, Est 5565

FUNERAILLES DE LA MERE DE L'EMPEREUR DE L'ANNAM

Nous avons, tout récemment, reçu de
bien loin, de Hué, des documents, con-
cernant les funérailles solennelles de la
Reine, mère du Roi et Empereur
d'Annam, Tahn-Thai.

Dans les royaumes orientaux, les
funérailles des grands ne suivent leur
décès qu'à un assez long intervalle.
C'est à la fin de l'année 1906, exacte-
ment le 27 décembre, que s'est éteinte
Hoang-Thai-Hau, fille de Van-Minh,
qui portait le titre de deuxième col-
onne de l'Empire, mort longtemps
avant l'établissement du Protectorat
français, et de Ba-Cu-Van, sa veuve,
qui existe encore, Hoang-Thai-Hau
avait épousé Duc-Duc, l'un des fils
adoptifs de l'empereur Tu-Duc, et qui
lui succéda sur le trône d'Annam.

Après avoir été embaumé, le corps
de la reine-mère, revêtu des habits
royaux, des lingots d'or et d'argent, de
nombreux bijoux disposés à ses côtés,
des pierres précieuses d'une grande va-
leur mises dans la bouche, avait été dé-
posé, suivant les rites, dans le cer-
cueil définitif, par les membres de la
famille. La chapelle ardente où le
corps fut exposé, montre un curieux
spécimen de l'architecture et de la dé-
coration annamites. Le lit de parade
est placé au milieu; à gauche, à côté
du gardien, se trouvent les sièges, où
prenaient place, sous le parasol royal,
l'empereur ou les princes de la famille,
pour les prières ou les veillées funé-
bres.

La cérémonie des funérailles doit
avoir lieu au lever du jour. Les fonc-
tionnaires de la résidence française se
sont donc réunis à cinq heures du ma-
tin au palais de la reine, nommé pa-
lais Cung, dont les bâtiments offrent
l'aspect féérique d'immenses lignes d'il-
luminations.

Dès que le roi, en signe d'hommage
à la France, est venu serrer la main du
Résident général, la cérémonie com-
mence: cinquante Annamites portent le
corps placé sous un immense dais en
bois laqué rouge et or, drapé de soieries
rouges, jaunes et vertes. La marche
des porteurs est extrêmement lente,
car ils ne doivent pas, sous peine de
châtiments sévères, laisser échapper
une seule goutte de l'eau qui emplît
des tasses déposées sur les rebords du
monumental catafalque.

Immédiatement après, viennent des
porteurs d'étendards, sur lesquels sont
inscrits les mérites de la défunte. Des
linhs, serviteurs vêtus de la livrée
royale rouge et verte, portent une suite
de tables laquées, sur lesquelles se
trouvent des offrandes, des brûle-par-
fums de cuivre, d'étain ou d'argent,
une reconstitution du palais de la
reine, en papier argent et or, des plats
contenant, selon le rite religieux, du
sésame, du riz, de l'avoine, du maïs,
des pois. Nous voyons aussi les objets
à l'usage personnel de la défunte: ses
vêtements, ses boîtes à bétel, ses ser-
vices à fumer, ses services de table,
ses chaussures, ses coiffures, un sabre
étincelant de pierreries, symbole de
puissance.

Suivent les meubles, des autels por-
tatifs dédiés aux ancêtres, des tables
à parfums, un livre d'or, sur lequel
sont inscrits les titres et les qualités de
la reine.

Après le passage de cette première
partie du cortège, s'avancent des sol-
dats du Roi portant des mâts auxquels
sont attachées de nombreuses lanter-
nes rondes en papier transparent, du
plus curieux effet. Au milieu de ces
soldats, est porté le grand parasol im-
périal jaune, sur lequel sont peints neuf
phénix aux ailes déployées.

Vient ensuite l'autel qui va être dé-
dié aux mânes de la reine, puis la
troupe des mimes, acteurs et danseuses
de la cour, en grand costume de gala,
et tous les mandarins, officiers et fonc-
tionnaires annamites.

C'est à cette place que se tiennent les
princes royaux Tuyen-Hoa et Ban-Lim,
ainsi que Ong-Com, l'oncle du roi.

À côté des princes, marche une sorte
d'enceinte en toile bleue, soutenue par
des porteurs, et à l'intérieur de laquelle
marchent, à l'abri de tous les regards,
les femmes de la cour.

Enfin, un immense phénix en papier
et une reconstitution très remarquable
du palais royal clôturent le cortège, en-
touré d'une quantité considérable de
porteurs de lanternes et de pavillons.

Après avoir fait la traversée du
fleuve, on déposa le corps à An-Cun,
où eut lieu l'inhumation définitive.

Georges DESROCHES.

LE PRINCE DE BULOW ACHETE LA VILLA MALTA.

M. de Bulow vient d'acheter à Rome
la villa Malta, située au nord-ouest de
Rome, derrière la Trinité-des-Monts,
entre l'Académie de France et la Porta
Princiana, sur une colline d'où on dé-
couvre toute la ville et Saint-Pierre,
non loin de la villa Ludovici, habitée
aujourd'hui par la Reine-Mère. Son
dernier propriétaire était un prince
russe, le comte Bobrinski, qui a d'ail-
leurs donné son nom à une Rose, l'une
des premières variétés cultivées sur le
littoral avant les Roses Safrano et Paul
Nabonnaud.

La Comtesse, toujours retenue chez
elle par sa mauvaise santé, s'était plu
à réunir dans ses jardins une collec-
tion incomparable de Rosiers. Un seul
de ces arbustes avait été estimé 4,000
francs quand la villa Malta fut sur le
point d'être vendue 4,000,000 à la reine
Marguerite, qui voulait l'acheter. Des
considérations de police empêchèrent
le projet d'aboutir: on trouva qu'il y
avait dans le voisinage trop de mai-
sons à surveiller.

Elle avait appartenu pendant vingt
ans au roi artiste Louis ter de Ba-
vière, qui, au moment de son acquisi-
tion, en mars 1829, écrivait à Goethe:
"La vue est telle qu'on ferait le
voyage pour en jouir, et maintenant, à
toute heure du jour, j'en jouis com-
modément par mes fenêtres. Voilà
deux ans que je n'avais vu Rome;
j'aspirais à la voir comme on aspire à
voir son amante; désormais je revien-
drai vers elle avec des sentiments plus
calmes, comme on revient vers une
amie bien-aimée."

SON MARI ETAIT UN IVROGNE

Une dame qui guérit son mari
de l'ivrognerie raconte com-
ment elle acquit le bon-
heur chez elle.

UNE LETTRE PATHETIQUE.



J'avais déjà pensé à me servir du remède
sans saveur "Samarita" pour guérir mon
mari de l'habitude de s'enivrer mais je
craignais qu'il ne s'en aperçût. J'ai hésité
ainsi pendant huit jours, mais un soir qu'il
rentrait ivre après avoir dépensé presque tout
son salaire, je me décidai à agir pour sauver
notre foyer. J'envoyai chercher votre
remède et le versai dans son café à midi et
encore au soir, guettant l'effet qu'il produirait
et priant pour qu'il fut favorable. Il ne s'en
est jamais aperçu et je n'ai plus hésité à lui en
donner régulièrement. J'eus bientôt le plaisir
de l'entendre dire à un ami qu'il prenait le
whisky en dégoût. Ce fut le commencement
de sa guérison et je n'avais pas fini de lui
donner tout le traitement qu'il avait com-
plètement cessé de boire. J'en ai envoyé
chercher d'autre, de crainte qu'il ne recom-
mence, mais ce fut inutile et je suis rede-
venue heureuse dans mon chez moi et je
prends ma part des douceurs de la vie. Mon
mari est toujours attentif et aimant et il est
inutile d'ajouter que je pense tout le bien
possible de votre remède. 94

ECHANTILLON GRATUIT et circulaire
contenant
détails témoignages et prix envoyés dans
une enveloppe cachetée. Discretion absolue.
Joignez un timbre pour la réponse. Adressez:
The Samarita Remedy Co., Toronto, Ont.

55 JORDAN CHAMBERS,
Jordan St.

LA MAISON VIDE.

Les journaux allemands citent le cas
d'un maison de la Leipzigerstrasse à
Berlin qui ne peut trouver aucun loca-
taire à cause du manque total de lu-
mière causé par une construction d'un
mur très haut sur un terrain voisin.

Cette maison, récemment vendue
530,000 marks, est passée aux mains
d'un propriétaire qui a entamé un pro-
cès sensationnel contre le propriétaire
du mur.

Tous les Berlinoises connaissent cet
immeuble sous le nom de "la maison
vide."

MEILLEUR QUE LA CORREC- TION CORPORELLE.

La Correction ne donne pas de gué-
rison chez les enfants urinant au lit.
C'est une cause constitutionnelle. Mme
M. Summers, Box W. 43, Windsor,
Ontario, enverra gratis à toute mère
de famille, un traitement avec instruc-
tions. N'envoyez pas d'argent, mais
écrivez-lui, si vos enfants vous causent
ce trouble. Il ne faut pas châtier l'en-
fant, vous devez avoir tout espoir de
le guérir. Ce traitement s'applique à
tous, grands et petits, qui ont de l'in-
continence d'urine soit le jour ou la
nuit.

Reçoit
enfin le
message
d'une
bonne
santé



La Société
Bienlai-
sante et
Mutuelle
des
Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale,
Phone 2546, 694-696, St-Valer, St-Sauveur, Québec

UNE ANECDOTE AMUSANTE.
CE PAUVRE M. DE
QUATREBRAS.

Anatole France a dit quelque part que les anecdotes étaient faites tout exprès pour amuser les honnêtes gens.

J'évoque cette excuse pour vous raconter celle-ci.

Il vivait à Laon, au temps lointain des diligences, un sot ridicule, et méchant qui se nommait M. de Quatrebras. Il était détesté de tous ceux qui le connaissaient. Aussi, un jour, comme il prenait le lendemain la diligence pour Paris, trois plaisantins s'entendirent pour lui jouer un mauvais tour.

L'un d'eux se rendit au bureau de la voiture, et demanda s'il y avait encore un coin pour le voyage.

—Oui, Monsieur, lui répondit l'employé.

—C'est bien, je le prends. Voulez-vous inscrire mon nom? Monsieur Unbras.

L'employé écrivit. L'autre salua et sortit.

Le second arriva à son tour et fit la même demande.

—Oui, Monsieur, lui répondit encore l'employé.

—Alors veuillez me le garder.

—Voulez-vous me dire votre nom?

Rhumatismes.

J'ai trouvé et fait l'expérience d'un remède efficace contre les rhumatismes, non pas un remède qui puisse renforcer les membres délabrés des boites chroniques, ni rendre des membres ossifiés à leur état normal, cela est impossible, mais je puis maintenant avec certitude anéantir les douleurs et les angoisses de ces déplorables malades. C'est avec un chimiste à Darmstadt en Allemagne, que j'ai découvert le dernier ingrédient au moyen duquel le remède du Dr. Shoop devient une prescription parfaite et toujours efficace. Sans ce dernier ingrédient, j'ai traité avec succès de nombreux cas de rhumatismes; mais enfin aujourd'hui il guérit uniformément tous les cas, encore curables, de cette terrible maladie. Ces matières granuleuses et comme du sable, trouvées dans le sang rhumatisant semblent se dissoudre et disparaître sous l'action de ce remède, aussi facilement que le sucre dans l'eau pure. Bientôt, étant ainsi dissoutes, ces matières empoisonnées disparaissent et débarrassent à jamais le système de la cause des rhumatismes. Il n'y a plus maintenant de nécessité ni d'excuse pour souffrir plus longtemps sans être soulagé. Nous vendons et recommandons sincèrement

LE REMÈDE DU DR. SHOOP
CONTRE LE RHUMATISME.

—Monsieur Deuxbras.
—Plait-il?
—Deuxbras, D,e,u,x,b,r,a,s.
—Bien.

Et, en ronchonnant, l'employé nota. Pourtant, le jeune homme parti, il flaira une plaisanterie et resta pensif devant ces deux noms.

Alors le troisième arriva, affolé?
—Avez-vous une place pour demain? demande-t-il.

—Oui.

—Eh bien réservez-la au nom de Monsieur Troisbras. Et ceci dit, il s'enfuit.

Alors rageur, l'employé comprit que l'on se moquait de lui et se mit à gratter les trois noms avec rapidité.

Alors grave, important, M. de Quatrebras entra. Il s'assit.

—Je voudrais une place dans la diligence de demain. Est-ce possible?

—Très possible, répondit l'employé. J'en ai encore quelques-unes.

—Très bien.

Et comme l'employé levait les yeux, prêt à écrire: "Je suis Monsieur de Quatrebras," lui dit-il.

Alors vociférant, le scribe se leva, le saisit par le col et à grands coups de pieds et de poings, le mit à la porte.

—Ça vous apprendra à vous moquer du monde, imbécile, lui cria-t-il.

M. de Quatrebras ne comprit jamais cette attitude et se plaignit longtemps et amèrement du manque d'égards avec lequel on avait agi avec lui.

Il y a des maris exigeants; ils veulent être encore les despotes du foyer une fois qu'ils sont morts et tyranniser leur veuve. Ainsi cet Américain qui légua à son épouse 50 millions à la condition qu'elle ne se remarierait pas. La situation d'une veuve avec cinquante millions est, j'en conviens, plus sortable que celle de ces femmes hindoues qu'on brûle sur la tombe de leur mari. J'ai toujours pensé que cette cruauté avait été imaginée par calcul et égoïsme, les femmes menacées du bucher ayant le plus vif intérêt à conserver leur époux vivant et bien portant.

Il faut évidemment mieux pour une femme dont l'époux est mort ne pas se remarier que perdre une grosse fortune. Avec cinquante millions on peut aisément satisfaire son âme quand par hasard elle a du vague. Eh bien, des femmes, j'ose le dire sans l'affirmer, préféreraient un million à deux époux.

Mais il est advenu quelque chose de surprenant, de bien exotique, quelque chose de plus américain qu'un coup de poing et qu'un trust: la dame veuve s'est montrée désintéressée au point de faire l'abandon de sa colossale fortune qu'elle a secouée comme une lourde chaîne d'or dans le seul but d'épouser un second époux qui ne devrait rien au premier.

Les mânes du premier mari ont dû tressaillir, et sa famille qui a encaissé les millions de la veuve a dû danser un cake walk échevelé.

Mais peut-être qu'un jour sonnera au grand cadran de New-York où le successeur regrettera bien ne pas avoir épousé la femme avec tous ses accessoires. Et la dame elle-même, la lune de confiture passée, aura peut-être

aussi la nostalgie des millions perdus et trouvera, en son petit cœur généreux, que le premier mari valait bien plus que le second.

D'un "Voyage au Canada" de Jean Lionnet dans la Revue hebdomadaire.

Quelles que soient les différences capitales qui séparent de nous les Canadiens-Français et quoique leur patriotisme ne se confonde aucunement avec le nôtre, c'est notre race qu'ils représentent en Amérique, notre tradition religieuse, morale et intellectuelle qu'ils perpétuent, notre langue qu'ils défendent. Voilà pourquoi, en tant que Français, nous devons les aimer, nous devons même les seconder dans la mesure du possible. A l'Institut canadien,—encore une société où se conserve et s'enrichit notre patrimoine littéraire—je leur ai dit à eux-mêmes, et leurs applaudissements, que la forme de mon improvisation ne pouvait mériter, m'ont assez prouvé qu'ils me comprenaient.

Nous devons voir aussi sans regret nos émigrants — ceux du moins qui méritent d'y être bien accueillis — se diriger vers cette province de Québec, moins fascinante que le Grand-Ouest, mais plus hospitalière. Cette province constitue une espèce d'étalon pour la représentation fédérale; car, d'après la Constitution de 1867, Québec a droit à un chiffre invariable de soixante-cinq députés à la Chambre des communes de la Puissance. A chaque recensement, le nombre des représentants des autres provinces diminue si la population de Québec a relativement augmenté, et augmentera dans le cas contraire. Le patriotisme nous inciterait donc plutôt à souhaiter le peuplement de la province de Québec que celui du Grand Ouest.

D'elle, et d'elle presque seule, dépend l'avenir français en Amérique. Si notre idéal de pensée, d'art, de culture désintéressée doit resplendir sur le nouveau continent, si le *Gesta Dei per Francos* doit s'y accomplir, ce ne peut être que par elle.

MARTYR DE LA SCIENCE.

Un médecin parisien vient de mourir victime de son devoir professionnel en se dévouant d'une manière sublime pour sauver deux moribonds.

Le docteur Rabuel, qui exerçait dans le vingtième arrondissement, à Paris, était un "jeune," puisqu'il allait à

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE AVEC LES POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la puissance:

L. A. Bernard, 1882 Ste-Catherine
MONTREAL.
Aux E.-U.: Geo Mortimer & Son,
Boston, Mass.

peine atteindre la trentième année; mais, en fort peu de temps, il s'était acquis une véritable réputation, tant par la science et les soins éclairés qu'il donnait à ses clients que par la bonté et le dévouement dont il savait faire preuve en toute circonstance.

Il y a quelques nuits, on vint chercher le docteur Rabuel pour donner ses soins à une femme et son enfant qui agonisaient et demeuraient près de là. Le praticien diagnostiqua un double cas de diphtérie des plus graves. La mère avait contracté le terrible mal en soignant son fils, et l'on avait trop attendu. Tous deux râlaient déjà. Les choses étaient tellement avancées que le docteur Rabuel comprit que la thérapeutique ordinaire, et même l'application du sérum antidiphtérique seraient inefficaces. Il était trop tard. Il songea à un dernier moyen: essayer de débarrasser les pauvres gens des fausses membranes qui les étouffaient.

Alors, avec un courage et un dévouement admirables, il se baissa, colla sa bouche à celle de l'enfant et aspira. Ensuite, il en fit autant à la mère. Pour un temps, il avait arrêté le mal en attirant à lui les fausses membranes; le sérum allait avoir le temps d'agir. En effet, les deux malades furent sauvés, mais le médecin qui avait opéré cette cure devait payer son dévouement de sa vie.

Bien que sitôt l'opération terminée, il eût pris toutes les précautions antiseptiques, il s'alita dès le surlendemain, terrassé, lui aussi, par la diphtérie. Et le malheureux docteur expira quinze heures après dans les bras de sa jeune femme, affolée.

Salle Duvernay
Angle de la Rue Garnier et Parc Lafontaine
Direction DAOUST et VILLERAIE

Représentations tous les jours, dimanche compris
Vues Animées, Drame, Comédie, Chant, Etc.

SEMAINE DU 19 MAI
La Fin du Monde SPECTACLE NOUVEAU GENRE,
Par MM Germain Beaulieu et Julien Daoust.

LE MEILLEUR DES APERITIFS ET DES RECONFORTANTS EST LE

BYRRH

C'est un apéritif délicat et hygiénique. Il est fait de vieux Porto et d'amers choisis. Son usage rend au cerveau toute la souplesse des jeunes ans et à l'estomac toute la force de l'adolescence.

Il est en vente dans tous les bars, cafés et épicerie.

Hudon, Hebert & Cie Ltee
MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.

Violet Frères, Propriétaires, THUIR, France.

UNE ECOLE D'ECONOMIE RURALE: HEUREUSE INITIATIVE ALLEMANDE.

Les associations agricoles, syndicats, caisses de crédit, assurances, coopératives, etc., se sont prodigieusement développées dans ces dernières années dans tous les pays d'Europe. Elles en sont arrivées au point de constituer souvent des administrations très complexes, qui nécessitent l'emploi de spécialistes.

De là à la création d'une Ecole économie rurale, il n'y avait qu'un pas à franchir; il vient de l'être en Allemagne, à Darmstadt. Cette école donne un enseignement sur les principes de l'association agricole, leur législation et leur comptabilité, sur le fonctionnement des caisses de prêt et d'épargne, et de toutes les autres institutions agricoles, enfin sur le droit rural.

A la sortie, les élèves passent des examens très sérieux devant une commission composée d'un représentant du ministre de l'Intérieur du Grand-Duché de Hesse, d'un représentant des grandes Sociétés et Unions agricoles, enfin des membres de la commission de l'Ecole. Une bonne partie des candidats admis trouvent de suite des postes aussi rémunérateurs qu'avantageux. Il nous semble qu'il y a une initiative dont bien des pays devraient s'inspirer.

QUESTIONS DE LONGEVITE.

Voici qui est un peu déconcertant pour les hygiénistes et les partisans des méthodes scientifiques: le pays d'Europe où l'on vit le plus vieux, est la primitive Bulgarie qui, avec une population de 3,800,000 habitants, compte plus de 3,800 centenaires, alors que l'Allemagne avec ses 55 millions d'habitants, n'en a que 78, que la Grande-Bretagne n'en a que 146, la France 213, et la Suisse... pas un seul.

La presqu'île des Balkans, où la vie est pourtant plus agitée, est du reste propice à la longévité, car le cas de la Bulgarie n'est pas unique, la Roumanie et la Serbie ont à elles deux 1,657

centenaires, c'est-à-dire plus que toutes les grandes puissances réunies. Et il est probable que pour la Serbie et la Bulgarie, tout au moins, la proportion des médecins doit être l'inverse. Mais une chose plutôt surprenante, c'est qu'à Paris il y a des gens qui atteignent une longévité plus que normale, c'est ainsi qu'actuellement le nombre des octogénaires dans la capitale, est de 10,500; que les nonagénaires dépassent 620, que, parmi eux, cent approchent de leur siècle, et enfin, que 6 Parisiens atteignent 102 ans.

LE CHATEAU DE LA MALMAISON.

M. Daniel Osiris, mort récemment, a sauvé d'une ruine imminente le château de la Malmaison. Il l'acheta 132,000 fr., le fit complètement restaurer et le donna à l'Etat en septembre 1893. Le Premier consul et Mme de Beauharnais y venaient parfois passer quelques jours. Et quelle joie pour Joséphine d'y cultiver les plantes les plus rares que l'on pût trouver pour elle!

Mais bientôt les journées de gloire et de triomphe appartenirent à Saint-Cloud. Joséphine ne revint plus, dans ces bois qu'elle avait tant aimés, que seule, abandonnée, répudiée, pour y pleurer et achever de mourir; Napoléon, lui aussi, n'y revint qu'une fois: au lendemain de Waterloo, et quand il en repartit, au bout de quelques heures, c'était pour se rendre à Sainte-Hélène.

On a prétendu que, si M. Osiris donna à l'Etat la Malmaison, c'est que M. Loubet dont il était l'ami personnel, avait exprimé la possibilité d'aller habiter, comme Président, hors de Paris. Des considérations politiques firent hésiter M. Loubet, qui resta à l'Élysée, et on fit un musée de la Malmaison. On y verra bientôt la bibliothèque de Bonaparte, dont M. Pallu de la Barrière, conservateur de la Malmaison, vient de recevoir le don de la Bibliothèque de Marseille.

PRES DE WINDSOR.

Deux jeunes gens et deux jeunes filles se promenaient en voiture, dans les environs de Windsor, quant leur cheval, soudain s'emballant, tomba si malheureusement, une jambe engagée dans la roue, qu'il devint impossible de le relever.

Très perplexes, dans cette étrange aventure, les jeunes gens arrêtèrent la première automobile qui parut sur la grande route pour demander du secours. Sans se faire prier, une dame, une petite fille et un monsieur en descendirent aussitôt. Ce dernier, en bras de chemise, travailla durant trois heures, sans succès d'ailleurs, et la malheureuse bête ne fut délivrée que grâce à la coopération de nouveaux arrivants.

On juge de la surprise de tout le monde quand on reconnut, enfin, sous les traits du travailleur regagnant sa voiture, le prince de Galles accompagné de sa femme et de sa fille.

Une caisse de beurre ordinaire 30 lbs.

CONSEIL DE DORMEUR.

Dédié aux sybarites qui aiment à faire la grasse matinée.

On a coutume de les flétrir des noms de paresseux, de fainéants, de les comparer aux marmottes aux loirs et à d'autres bestioles ridicules.

Eh bien, il se trouve que, tout au contraire, ces gens sont, scientifiquement, avisés et prudents.

Un médecin anglais, le Dr Dyke Aclard, qui n'a du reste pas trouvé de contradicteurs parmi ses collègues, vient de développer, au Congrès de l'Association britannique qui se tient en ce moment à York, cette thèse qu'il faut à l'homme beaucoup de sommeil et qu'il en faut énormément aux enfants et aux jeunes gens qui n'ont pas terminé leur croissance. C'est, a-t-il dit, pendant le sommeil que l'on grandit, et pour que la croissance se fasse normalement, il faut de 9 à 10 heures de sommeil au moins.

Et comme le bon docteur déclare que pendant l'hiver il faut encore plus de sommeil que l'été, vous pourriez encore, jeunes amis, en appeler aux préceptes du bon docteur après la rentrée des classes. Mais c'est un conseil que je me garde bien de vous donner.

LES MOSAICULTURES EN MINIATURE.

Chacun sait comme il est difficile de bien disposer les semis, surtout lorsqu'il s'agit de graines très fines. Voici un moyen de les placer en terre avec la plus grande régularité et de composer directement, en les semant, les dessins ou mosaïques les plus compliqués.

On prend une grande feuille de papier buvard de la grandeur du semis à effectuer (on peut, à défaut de buvard, se servir de papier de journal), on l'imprègne sur une face d'une légère couche de colle de pâte et prenant les graines, on les fait adhérer à la feuille en les disposant suivant le dessin à obtenir, on a soin de les espacer comme s'il agissait d'un repiquage de plantes déjà levées. Lorsque la colle est sèche, on enlève une couche de terre d'une épaisseur en rapport avec la grosseur des graines, plus elles sont petites, plus la couche doit être mince, on place la feuille de papier, graines en dessus sur la terre ainsi préparée, puis on la recouvre de la couche de terre enlevée et l'on tasse et arrose comme à l'ordinaire.

Le papier ne tarde pas à pourrir et à se désagréger et les graines germées et poussées à l'endroit exact où elles se trouvaient. Comme il se trouve presque toujours quelques graines qui ne germent pas, on comblera les vides en repiquant des plantes semblables que l'on aura eu soin de semer le même jour en pépinière.

N'ABUSONS PAS.

On écrit de New-York qu'un jeune étudiant de Philadelphie, M. H. F. Baker, est mort pour avoir lu un nombre considérables de livres sérieux. On l'a trouvé mort dans sa baignoire et il tenait encore en main un exem-

Le Docteur Brigham dit

QUE PLUSIEURS MEDECINS PRESCRIVENT

Le Composé Végétal de
Lydia E. Pinkham.

Le pouvoir merveilleux du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham sur les maladies des femmes ne consiste pas en ce qu'il est un stimulant ou un palliatif, mais simplement parce que c'est le plus merveilleux tonique reconstituant qui ait jamais été découvert pour agir directement sur les organes féminins, guérissant radicalement le mal et redonnant la santé et la vigueur.

Des guérissons merveilleuses sont rapportées de toutes les parties du pays par des femmes qui ont été guéries, des infirmières diplômées qui ont été témoins de guérissons, et des médecins qui ont reconnu les vertus du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et sont assez loyaux pour le proclamer.

Si les médecins voulaient être francs, des centaines d'entre eux reconnaîtraient qu'ils prescrivent constamment le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham dans des cas graves de maladies de femme, sachant par expérience qu'il est efficace, la lettre suivante le prouve.

Le Dr. S. C. Brigham, 4 Brigham Park, Fitchburg, Mass., écrit :

"C'est avec beaucoup de plaisir que je déclare avoir trouvé le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham très efficace et que je l'ai souvent prescrit à mes clients dans des cas de maladies féminines.

"Ma fille aînée en a beaucoup bénéficié, il y a quelque temps, dans un cas de maladie féminine, et ma plus jeune fille en prend maintenant pour la faiblesse des femmes et sa santé et ses forces augmentent sensiblement.

"Je le recommande ouvertement comme spécifique très efficace dans toutes les maladies auxquelles les femmes sont sujettes."

Les femmes qui souffrent de périodes douloureuses et irrégulières, flatuosité, affaïssement, déplacement, inflammation ou ulcération, devaient agir immédiatement afin d'éviter des conséquences sérieuses et de recouvrer une santé parfaite et la force en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Si vous avez besoin de conseils, écrivez à Mme Pinkham Lynn, Mass. Elle est la bru de Lydia E. Pinkham, et elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades, depuis vingt-cinq ans. Aucune personne au monde ne possède une aussi vaste expérience dans le traitement des maladies de femme. Elle a conduit des milliers de femmes à la santé. Toute femme souffrante devrait demander et suivre ses conseils pour être forte et en santé.

plaire du *Développement social*, écrit par Benjamin Kidds. Baker était un lecteur acharné, car il étudiait en moyenne tous les ans un millier de livres de sociologie, de géologie, de cosmétrie et d'astronomie. Ses livres préférés étaient le *Développement des Arts*, de Darwin, et le *Développement social*, de Kidds, qu'il a relus plus de mille fois! Par suite de cet excès de lecture, il abandonna tout exercice physique et a contracté une maladie de cœur à laquelle il a succombé.

Quelle leçon pour les parents insensibles aux dangers de surmenage!

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

L'Amérique a été découverte en 1492.

Les roses tombent, les épines restent.

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE
RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERES.

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

La Gastralgie guérie par l'Eau purgative

RIGA

En vente dans toutes les Pharmacies.

UNE PROCEDURE BIZARRE

Tuer un énorme porc dans la salle d'un tribunal pour démontrer aux jurés qu'un coup de fusil chargé à balle à bout portant contre la poitrine d'un homme ne pouvait produire une très large blessure, voilà qui n'est pas banal. Le fait est arrivé aux États-Unis, à Louisville.

Il s'agissait d'un point de droit au cours d'un procès intenté par des héritiers à une Compagnie d'assurance pour le paiement d'une police sur la vie de 200,000 livres sterling faisant partie d'une succession.

L'avocat de la Compagnie soutenait qu'une blessure produite par la balle d'une arme à feu tirée à bout portant produirait une profonde et large blessure et l'avocat des héritiers prétendait le contraire.

Ce dernier, pour démontrer aux juges qu'il avait raison, leur a demandé l'autorisation de faire venir et de tuer un porc dans la salle du tribunal et la chose lui avait été accordée dans le but très louable d'éclairer la justice. Un énorme porc fut donc conduit ou plutôt traîné devant les jurés et l'avocat des héritiers a tiré sur lui un coup à bout portant. La balle n'a fait qu'un trou petit, rond et à peine perceptible, et la preuve a été ainsi faite.

Un mille carré contient 640 acres.

Echange de Cartes Postales

Insertion Gratuite

10 Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.

20 Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles post-restante.

M. D. F. de Trémandan, Man., Sask., fantaisies, avec monde entier, paysages préférés. Réponse prompte et assurée; Robert de Castille, boîte 101, Man., Sask., tous genres excepté fantaisies. M. Roméo Sicard, 3 Ste-Catherine, Viauville près 1er avenue. Mlle Anna Hébert, fantaisie, brillants, diamantées, 61, Franklin, St-Laurent Québec. Mlle M. Berthe Dubois, Delagrave, Montmagny, fantaisies. M. E. Rouceau, Delagrave, Montmagny.

Flor. George, St-Jean, P.Q., toutes variétés; Alf. Dallaire, industriel, Jonquières, P. Q., toutes variétés, réponse assurée; Philippe Martin, 233 rue Evelyn, Verdun, Montréal, tous genres, réponse prompte et assurée; Blanche Vallières, 55 rue Morin, St-Sauveur, Québec, désire échanger cartes postales avec jeunes messieurs, fantaisies préférées; Mlle Bertha Levasseur, Nicolet, Qué., échange de tous genres, avec monde entier, réponse assurée; Mlle Marie Louise Houle, institutrice, Nicolet, Qué., échangera cartes fantaisies seulement, correspondance anglaise, française et sténographie Duployé, signature côté vue exigée; Régina Séguin et C. Séguin, Como, comté Vaudreuil, P. Q., Canada, désire échanger cartes de tous genres avec monde entier, réponse assurée.

Mlle Isabelle Giroux, Isle Verte, Co. Témiscouata, avec monde entier; Mlle M. Blanche Gagnon, Boîte 77, Hébertville, Lac Saint-Jean, P.Q., avec monde entier, séries et fantaisies préférées, réponse prompte et assurée; Mlle J. A. Lapointe, Isle Verte, Témiscouata, P. Q.; Mlle Julia Gosselin et M. J. G. Gosselin, Lac Mégantic, P. Q.; Jos. A. Hamel, Hôtel St. Ephrem de Tring, Beauce, Qué.; Marie Joseph Audet, Roberval, Lac St-Jean, P.Q.; Mlle Léontine Côté, 34 St-Urbain, Montréal, fantaisies, correspondance française; Mlle Laura Côté, 34 St-Urbain, Montréal, fantaisies, correspondance française; Mlle Blanche Rose, 1980 Pharmacie St-Jacques, St-Henri, Montréal, fantaisies et cuirs, correspondance française et sténographie Duployé; Emile Gauthier, 222 St-Philippe, St-Henri, Montréal, vues et fantaisies, correspondance française; Edouard Rose, fils, 34 St-Urbain, Montréal, fantaisies, correspondance française; Emile Côté, 34 St-Urbain, Montréal, fan-

taisies, correspondance française; Gustave Rose, 1980 Pharmacie St-Jacques, St-Henri, Montréal, fantaisies, correspondance française; Armand Royal, 98 Galt ave., Verdun, Montréal, tous genres; P. Matuchet, 4 rue Chenue, Bar-sur-Seine, Aube, France, vues noires, timbre côté vue, réponse assurée; Raoul Brunet, St-Benoit, comté des Deux Montagnes, réponse assurée; J. H. Ménard, Petite Péribonka, Lac St-Jean, vues panoramiques et cartes-drapaux, pour pays étrangers, cartes en cuir et ivoirines pour Canada et États-Unis; B. A. Courville, 88 Marquette, Montréal, séries bromure et ivoirines, avec monde entier; Mlle Blanche Courville, 88 Marquette, Montréal, séries, réponse assurée; A. L. Morin, 771, 8th Avenue, New-York City, anglais et français; Charles St-Jean, 689 rue N.-Dame, Montréal, P. Q., tous genres, français et anglais; Mlle Clara Caron, 60 McGregor street, Manchester, N. H., fantaisies et séries, signature côté vue; Mlle Alice Couture, Boîte 38, Roberval, Lac St-Jean; Mlle Ita Charbonneau, 20 Ball, Worcester, Mass., E.U., séries, types, fantaisies, répondra par genre moral; Mme B. Guigon, 52 bis, avenue de Gravelle, Charenton, Seine, France, avec tous pays, correspondance sérieuse; je réponds à toute carte reçue; Joseph B. Grandmaison, 209 East, 80th street, New York City, tous genres, avec monde entier, réview, Lowell, Mass., fantaisies préférées; Mlle Charlotte Tassé, Henryville, Qué., avec monde entier, fantaisies assurées; Mlle Délia Crotteau, et Mlle Albertine Nicholls, 746 Lakesies préférées, réponse prompte et assurée; Mlle Marie Rose Beaulieu, Bic, Québec, fantaisies, glacées préférées; Mlle Lucienne Beauché, 32 Henderson, Palais, Québec, fantaisies; Philias Aubé, St-Benoit, comté des Deux-Montagnes, P.Q.; Mlle Aimée Lajoie, 519 St-Denis, Montréal, fantaisies préférées, anglais et français; Mlle Donalda Shinek, 9 Marie-Anne, St-Henri, Montréal, fantaisies; Mlle Corinne Pilon, Ste-Anne de Bellevue, fantaisies et séries; Mlle Joséphine Pilon, Ste-Anne de Bellevue, fantaisies et séries; Mlle Alexina Constantin, 9 Marie Anne, fantaisies et séries.

Mlle Bernadette Leclair, 139 rue Pleasant, Southbridge, Mass., timbre côté vue, s.v.p. Mlle Albertine Matte, B. P. 44, Vankleekhill, Ont., fantaisies; Mlle Bessie Nicholls, B. P. 44, Ste-Geneviève de Batiscan, Co. Champlain, P. Q. J. P. Dumont, Bromptonville, Qué., cartes-vues et fantaisies; Mlle Berthe Bélanger, B. P., 26 Grand'Aere, Co. Champlain; Mlle Alma Lacroix, 173 rue de la Couronne, Québec, réponse prompte et assurée; Mlle Exilia Leblond, Ludger et Edouard Leblond, La Patrie, Co. Compton, ivoirines; Philippe Martin, 233 Evelyn, Verdun, Montréal; E. Paul Hoffer, Lakeville, Conn. E. U., fantaisies préférées, signature et timbre côté vue, réponse assurée; Mlle Aimée Lajoie, 519 St-Denis, fantaisies préférées, anglais et français, sténographie Duployé; Mlle Rose Dow, Laconia, N. H., avec monde entier, tous genres, réponse assurée; A. Hamel, instituteur, Pont-Rouge, Co. Portneuf, n'accepte que jolies fantaisies, brillantes et diamantées;

HUMBLE SUPPLIQUE.

Un pauvre diable et honnête homme ayant eu son portefeuille dérobé par un pickpocket de Munich, fait paraître dans les journaux cette humble requête.

"Dans le cas où M. le pickpocket qui a pris un portefeuille d'un monsieur, au Résidence-Theater, n'aurait pas jeté ce portefeuille après en avoir retiré les billets de banque, il est prié de l'envoyer par la poste à l'hôtel de Russie. Les papiers qui s'y trouvent n'ont aucune valeur pour M. le pickpocket."

On ne saurait être plus modestement suppliant!

A. Waddeston. (Buckinghamshire) il existe encore une coutume bizarre. Une vache est placée à l'entrée du village afin que les voyageurs assoiffés puissent boire de son lait matin et soir. Cet animal est la propriété de la commune qui l'a placé là dans un but purement humanitaire. Lorsque la vache meurt, on la remplace aussitôt par une autre.

La véritable habileté, c'est l'accomplissement du devoir.

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

vos poêles et vos ustensiles de cuisine AVEC



La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**



Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

ROCHONOSCOPE,

J. B. Ed. ROCHON, Prop.
204 Ave DULUTH
Semaine du 5 Mai.

VUES ANIMÉES ET CHANSONS COMIQUES ILLUSTRÉES
Deux représentations par jour à 2.15 et 8.15 p. m.

Prix des places : Matinées, 10c et 15c. Enfants, accompagnés, 5c
Soirées, 10c, 15c et 25c.

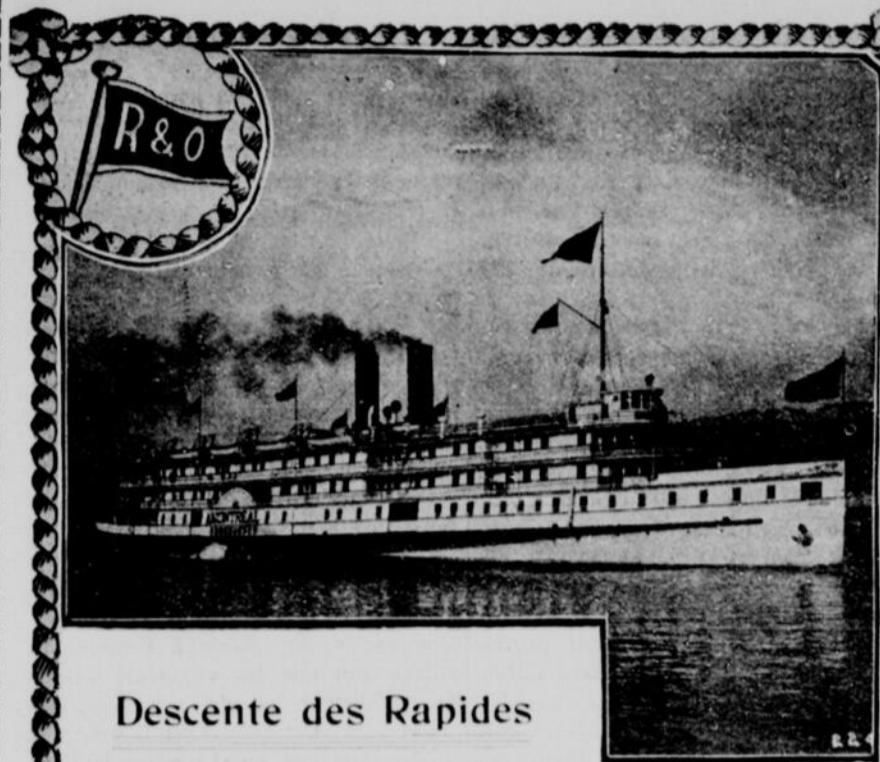
POITRINE IDEALE

Développement et Fermeté des Seins en deux mois par les

PILULES ORIENTALES

seul moyen pour la femme d'acquiescer ou de recouvrer une poitrine opulente et ferme. Méthode absolument sans danger, approuvée par les célébrités médicales.

Flacon avec notice Discretion absolue.
J. RATIE, pharmacien, 5, passage Verdeau, Paris.
Dépôt à MONTREAL :
Ph^{ie} DÉCARY, angle des rues Ste-Catherine et St-Denis.



Descente des Rapides

NIAGARA A LA MER

Le plus grand parcours en Amérique pour la santé et les amusements. Les Milles Iles, les Rapides, Montréal, Québec et la célèbre rivière Saguenay, et les Caps Étonnants "Trinité" et "Éternité".

Envoyez pour avoir le Guide Illustré et les billets de passage à M. THOS. HENRY, Gérant du Trafic, Montréal.



Regardez-
vous
dans
votre
Miroir

Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

BABY'S OWN SOAP

Albert Soaps Limited, MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.

TEL. MAIN 1592

L'Imprimerie Française = =

Editions
Scientifiques
et Littéraires



Travaux de luxe
et de Ville



Impressions
de tous genres

Huit heures de travail

Huit heures de loisir

Huit heures de repos



197 rue Notre-Dame Est

Près l'Hotel de Ville, Montréal.